

Michel
ONFRAY
DECADENCE



De Jésus à Ben Laden
Vie et mort de l'Occident

Flammarion

Michel ONFRAY DECADENCE

Chacun connaît les pyramides égyptiennes, les temples grecs, le forum romain et convient que ces traces de civilisations mortes prouvent... que les civilisations meurent – donc qu'elles sont mortelles ! Notre civilisation judéo-chrétienne vieille de deux mille ans n'échappe pas à cette loi.

Du concept de Jésus, annoncé dans l'Ancien Testament et progressivement nourri d'images par des siècles d'art chrétien, à Ben Laden qui déclare la guerre à mort à notre Occident épuisé, c'est la fresque épique de notre civilisation que je propose ici.

On y trouve : des moines fous du désert, des empereurs chrétiens sanguinaires, des musulmans construisant leur « paradis à l'ombre des épées », de grands inquisiteurs, des sorcières chevauchant des balais, des procès d'animaux, des Indiens à plumes avec Montaigne dans les rues de Bordeaux, la résurrection de Lucrèce, un curé athée qui annonce la mort de Dieu, une révolution jacobine qui tue deux rois, des dictatures de gauche puis de droite, des camps de la mort bruns et rouges, un artiste qui vend ses excréments, un écrivain condamné à mort pour avoir écrit un roman, deux jeunes garçons qui se réclament de l'islam et égorgent un prêtre en plein office – sans parler de mille autres choses...

Ce livre n'est ni optimiste ni pessimiste, mais tragique car, à cette heure, il ne s'agit plus de rire ou de pleurer, mais de comprendre.

Michel Onfray

Michel Onfray, auteur de plus de quatre-vingts livres, déconstruit les mythologies religieuses, philosophiques, sociales et politiques génératrices d'illusions. Décadence est le deuxième volume d'une Brève encyclopédie du monde. Le précédent était Cosmos, le suivant sera Sagesse. Il vient de créer son média indépendant : michelonfray.com

Flammarion

DÉCADENCE

DU MÊME AUTEUR

- Le Ventre des philosophes, Critique de la raison diététique*, Grasset, 1989 ; LGF, 2009.
- Cynisme, Portrait du philosophe en chien*, Grasset, 1990 ; LGF, 2007.
- L'Art de jouir, Pour un matérialisme hédoniste*, Grasset, 1991 ; LGF, 2007.
- L'Œil nomade, La peinture de Jacques Pasquier*, Folle Avoine, 1993.
- La Sculpture de soi, La morale esthétique*, Grasset, 1993 (Prix Médecis de l'essai) ; LGF, 2003.
- La Raison gourmande, Philosophie du goût*, Grasset 1995 ; LGF, 2008.
- Métaphysique des ruines, La peinture de Monsù Desiderio*, Mollat, 1995 ; LGF, 2010.
- Les Formes du temps, Théorie du sauternes*, Mollat, 1996 ; LGF, 2009.
- Politique du rebelle, Traité de résistance et d'insoumission*, Grasset, 1997 ; LGF, 2008.
- Hommage à Bachelard*, Éd. du Regard, 1998.
- Ars Moriendi, Cent petits tableaux sur les avantages et les inconvénients de la mort*, Folle Avoine, 1998.
- À côté du désir d'éternité, Fragments d'Égypte*, Mollat, 1998 ; LGF, 2006.
- Théorie du corps amoureux, Pour une érotique solaire*, Grasset, 2000 ; LGF, 2007.
- Prêter n'est pas voler*, Mille et une nuits, 2000.
- Antimanuel de philosophie, Leçons socratiques et alternatives*, Bréal, 2001.
- Esthétique du Pôle Nord, Stèles hyperboréennes*, Grasset, 2002 ; LGF, 2005.
- Physiologie de Georges Palante, Pour un nietzschéisme de gauche*, Grasset, 2002 ; LGF, 2005.
- L'Invention du plaisir, Fragments cyrénaïques*, LGF, 2002.
- Célébration du génie colérique, Tombeau de Pierre Bourdieu*, Galilée, 2002.
- Les Icônes païennes, Variations sur Ernest Pignon-Ernest*, Galilée, 2003.
- Archéologie du présent, Manifeste pour une esthétique cynique*, Grasset-Adam Biro, 2003.
- Féeries anatomiques, Généalogie du corps faustien*, Grasset, 2003 ; LGF, 2009.
- Épiphanies de la séparation, La peinture de Gilles Aillaud*, Galilée, 2004.
- La Communauté philosophique, Manifeste pour l'université populaire*, Galilée, 2004.
- Exercices anarchistes*, Galilée, 2004.
- Oxymoriques, Les photographies de Bettina Rheims*, Jannink, 2005.
- Traité d'athéologie, Physique de la métaphysique*, Grasset, 2005 ; LGF, 2009.
- Traces de Feux Furieux, La philosophie féroce II*, Galilée, 2006.

(Suite en fin d'ouvrage)

Michel Onfray

DÉCADENCE

Vie et mort du judéo-christianisme

Flammarion

© Flammarion, 2017
ISBN : 978-2-0813-9921-1

Décadence est le deuxième tome d'une trilogie intitulée *Brève encyclopédie du monde*. Il présente une *philosophie de l'histoire*. Le premier tome, *Cosmos*, proposait une *philosophie de la nature*. Le troisième aura pour titre *Sagesse* et prendra la forme d'une *philosophie pratique*.

« Les eaux de la religion sont en baisse et laissent derrière elles des marécages ou des étangs ; les nations s'opposent de nouveau dans de vives hostilités et cherchent à se déchirer. Les sciences, cultivées sans mesure et avec la plus aveugle insouciance, émiettent et dissolvent tout ce qui était l'objet d'une ferme croyance ; les classes cultivées et les États civilisés sont balayés par un courant d'affaires magnifiquement dédaigneux. Jamais siècle ne fut plus séculier, plus pauvre d'amour et de bonté. Les milieux intellectuels ne sont plus que des phares ou des refuges au milieu de ce tourbillon d'ambitions concrètes. De jour en jour ils deviennent eux-mêmes plus instables, plus vides de pensée et d'amour. Tout est au service de la barbarie approchante, tout, y compris l'art et la science de ce temps. »

NIETZSCHE, *Considérations inactuelles*, III. § 4

Préface

MÉTAPHYSIQUE DES RUINES MÊME LA MORT MEURT

Carthage (Tunis),
vendredi 29 avril 2016,
fin de matinée.

Sous un ciel noir comme saturé par les cendres d'un volcan qui n'existe pas, deux fois troué par une lumière froide qui parvient à peine à percer l'obscurité, une ville entière menace de s'effondrer le long d'une plage sans eau sur laquelle, non loin d'un bateau échoué, médite un évêque mitré avec sa crosse. La palette du peintre qui signe cette toile, Monsù Desiderio, est sobre : le noir bitumé de la nuit et l'or mordoré d'un soleil froid. La ville fut magnifique, voire magnifique : les ruines témoignent, les bâtiments furent sublimes par leur grandeur, leur puissance, leur robustesse. Une colonne immense, une rotonde coiffant le sommet d'un arc massif, un campanile ouvragé, d'imposants immeubles à étages, mais le tout ruiné, abîmé, effondré sans qu'on sache par quoi. Une guerre ? Il aurait fallu qu'elle dispose de nos moyens militaires contemporains. Une peste qui aurait vidé la ville de ses habitants et laissé au temps le temps d'effectuer son œuvre ? Possible. Un tremblement de terre qui justifierait qu'après la secousse la mer ait déserté la plage et se soit enfuie plus loin en laissant un bateau effondré sur le rivage ? Plus probable en effet.

Cette *Légende de saint Augustin. Ruines et embarcation échouée* a été peinte au XVII^e siècle par deux Français naturalisés napolitains, Didier Barra et François de Nomé. Il en existe une seconde dans le même esprit, mais sans esquif à terre et avec l'eau d'une mer

à gros bouillons bleus dans laquelle émergent des ruines : *Légende de saint Augustin. Ruines imaginaires au bord de la mer*. La première se trouve à la Galerie nationale de Londres, la seconde chez un collectionneur privé. Mais les deux ont été ainsi nommées par Félix Sluys qui a consacré une monographie aux deux peintres en usant et abusant de la pensée magique freudienne pour laquelle une tour est un phallus et une ruine, un vagin... On sait peu de chose de ces peintres ; on en sait encore moins quand on découvre que les titres des toiles ont été inventés par un critique d'art et que rien ne permet de valider ces baptêmes.

Car si une mitre et une crosse font bien l'évêque, elles ne font pas pour autant le saint Augustin. Mais saint Augustin, lui, fait la toile, car l'homme qui fut évêque eut plus d'une raison de se trouver au bord de la mer : à Carthage quand il enseigne, mais aussi toute sa vie puisqu'il y vint trente-trois fois en trente ans, à Ostie, le port de Rome, où il a une extase et où sa mère meurt, à Hippone où, prêtre, il se trouve nommé évêque et où il rend l'âme dans la ville assiégée depuis trois mois. Hippone c'est également le rivage sur lequel, méditant sur le mystère de la Trinité, il aperçoit un enfant qui va de la mer au trou qu'il a creusé et dans lequel il verse l'eau rapportée du rivage dans une coquille. Saint Augustin dit à l'enfant que son projet est voué à l'échec ; il s'entend répondre par l'enfant, qui est en fait un ange, qu'il aura fini de transvaser la mer dans son trou qu'il n'aura pas, lui, le philosophe, compris le mystère trinitaire.

La mitre et la crosse, les attributs de l'évêque, témoignent en faveur d'Hippone dont Augustin se voit confier la charge dès 396. Il le sera jusqu'à sa mort le 28 août 430. Quand il rend son dernier souffle, la ville est assiégée depuis plusieurs semaines par les Vandales, une tribu de 12 000 hommes conduite par son roi Genséric à laquelle sont associés des Alains et des Goths. Précisons que ces barbares étaient... chrétiens : ils étaient ariens, autrement dit ils croyaient que Dieu était divin, et son Fils, humain, mais partiellement divin. Augustin a eu le temps de voir les dégâts. La mer est tenue par ceux qu'on nomme depuis les barbares ; ils torturent à mort deux évêques ; ils détruisent les villes, rasent les villas dans les campagnes, tuent leurs propriétaires ou contraignent à la fuite ceux qui leur ont échappé ; ils violent les vierges consacrées ; ils interdisent le culte catholique ; ils vident les églises et les brûlent

– ils font ce que font les chrétiens là où ils ont le pouvoir depuis que l'empereur chrétien a converti l'Empire...

Les peintures de Monsù Desiderio peuvent donc en effet figurer saint Augustin sur une plage. Il s'agit alors très probablement d'Hippone, aujourd'hui Annaba en Algérie. Mais la piste historique compte moins que la piste allégorique, métaphorique, philosophique : ce que montrent les deux peintres lorrains vivant à Naples, c'est une *nature morte*. Ce qui fut grand est appelé à devenir poussière, un homme ou une civilisation. Fût-il un fameux Père de l'Église, un grand docteur de l'Église, un théologien notable, un philosophe chrétien, un saint selon l'Église catholique, Augustin fut un malade, un mourant, un mort, un cadavre, puis une charogne selon Baudelaire, un squelette, des cendres, une poussière, puis une poussière éparpillée dans la poussière.

Ainsi, cette ville, sublimée par les peintres, raconte la grandeur de la civilisation qu'elle incarne : la Rome impériale, celle d'un César païen, celle des philosophes stoïciens, celle des édifices majestueux, celle du génie des ingénieurs et des architectes, celle des victoires militaires sur de nombreux champs de bataille, celle de la pensée immanente, celle de Virgile et de Cicéron, des penseurs épicuriens ou des poètes élégiaques de Campanie. Augustin ne s'en offusque pas. On peut même imaginer ce qu'il a dans la tête sur cette plage sans mer, car il a écrit sur ce sujet : « Tout ce qu'on a raconté est affreux ; les monceaux de ruines, les incendies, les rapines, les meurtres et les barbaries. Tout cela est vrai ; nous avons gémi, nous avons pleuré sans pouvoir nous consoler ; je ne le nie donc pas, j'en tombe d'accord, cette histoire est triste et la Ville a cruellement souffert... Vous vous étonnez que le monde périclite ; comme si vous vous scandalisiez que le monde vieillisse ! Le monde est comme l'homme ; il naît, il grandit, il meurt... Ne soyons pas troublés en voyant les justes souffrir ! Leur souffrance est une épreuve ; ce n'est pas une damnation » (*Sermons*, LXXXI, 8).

Puis ceci également : « Dans tout cela, le plus important, c'est le parti qu'on tire de ces choses dont on peut dire qu'elles arrivent à point ou qu'elles tombent mal... Tant il est vrai que l'important, c'est moins ce qu'on endure que la façon dont on l'endure » (*La Cité de Dieu*, I, 8). Selon le principe de la grande tradition théocratique, Augustin voit dans le cours de l'Histoire la main de

Dieu : s'il a voulu la fin de l'Empire romain, il a ses raisons et ce sont de bonnes raisons. Que Rome périclisse si Rome doit périr, tout comme Carthage punique a péri sous le fer puis le sel de la fêrûle romaine.

Ce que saint Augustin ignore, c'est que l'effondrement de la civilisation romaine à laquelle il assiste sur le rivage d'Hippone rend possible l'avènement de la civilisation judéo-chrétienne dont il est l'un des penseurs majeurs. Avant Augustin, Hippone fut phénicienne, punique, numide, romaine ; sous son mandat, elle devient chrétienne, puis vandale, puis byzantine avant de devenir musulmane en 705 – ce qu'elle est toujours. La mort de l'Hippone romaine rend possible l'Hippone chrétienne, Augustin vit à l'articulation de ces deux mondes. Nous vivons, je vis, vous vivez à l'articulation de deux mondes, la fin du judéo-christianisme et l'avènement de ce qui reste flou. La mort de ce qui fut est certaine ; l'épiphanie de ce qui va venir demeure incertaine, même si l'esquisse donne une idée de l'œuvre à venir.

Dans les ruines de Carthage où se sont tenus tant de conciles de l'Église des origines je déambule dans une lumière contemporaine d'Augustin, j'avise la Méditerranée et le ciel : exactement les mêmes qu'au temps du philosophe chrétien. Des oiseaux chantent, ce sont les mêmes pinsons, les mêmes rouges-queues, les mêmes fauvettes ; des bougainvilliers d'un mauve mousseux tamisent la lumière, ce sont les mêmes fleurs ; le soleil chauffe l'âme, c'est le même soleil. Et pourtant, ce ne sont pas les mêmes choses car le Même est Autre jusqu'à épuisement du Même et de l'Autre.

Monsù Desiderio est un peintre de vanités, de natures mortes et d'histoire, ce qui est tout un. La tour de Babel comme signe de l'impossibilité d'achever toute construction en regard du temps et comme aveu qu'avant même que l'œuvre soit terminée la ruine est la fin de tout édifice ; des ruines imaginaires avec souvenirs d'Égypte et de ses pyramides, réminiscence d'Athènes et de ses colonnes corinthiennes, mémoire de Rome, de ses colonnes votives et de ses arcs commémoratifs ; des bâtiments effondrés avec ses scènes mythologiques, vétêrotestamentaires, puis néotestamentaires. Chaque fois, dans une palette d'or et de nuit, d'ambre et de suie, des personnages vivent leur destin dans une histoire plus grande qu'eux, qui les contient et les emporte.

PRÉFACE

Les bâtiments percés, les murs à terre, le fût de colonne démantelé gisant, l'arc brisé, la coupole crevée, l'église explosée, les tombes ouvertes, les rues comblées de gravats, les parements à même le sol, le port effondré dans la mer, tout cela montre ce qui attend le spectateur de ces ruines : *Memento mori*, « souviens-toi que tu vas mourir, toi aussi », disent tout bas ces amas de pierres, comme l'esclave debout derrière lui, sur le char de son triomphe, le chuchotait à l'oreille de l'empereur romain le jour de son sacre. Si même une cité qui fut grande peut un jour n'être plus, que peut-on alors dire d'un homme lui aussi traversé par la loi universelle de l'entropie ?

Regardant les ruines de Carthage sur un belvédère qui les surplombe, on se persuade que la ruine est vraiment la loi de tout ce qui est : du plus humble des hommes à la plus majestueuse des civilisations. Le judéo-christianisme fit des ruines avant de se fissurer et de devenir lui aussi bientôt une ruine semblable en cela à celles de Stonehenge ou de Carnac, de Babylone ou de Kheops, de Palmyre ou de Leptis Magna, d'Athènes ou de Rome. Saint Augustin regarde les ruines de Rome et va servir à bâtir l'après-Rome impériale ; regardant saint Augustin méditant sur ces ruines, on sait aujourd'hui que son œuvre chrétienne est elle aussi en passe de rejoindre les ruines dues aux Vandales et à leurs alliés. Ce qui fut meurt et donne naissance à ce qui est, avant de mourir à son tour.

L'histoire du judéo-christianisme est pleine de ruines, on peut même en esquisser l'histoire rien qu'en invoquant ses ruines : ruines les temples païens démontés et déconstruits, ravagés par les premiers chrétiens au temps où leur secte réussissant par la grâce de l'empereur Constantin devient religion d'État. Qu'on songe à l'arc de Constantin qui commémore la victoire de l'empereur chrétien contre Maxence au pont Milvius et ses dix premières années de pouvoir : il a été édifié entre la fin de 313 et l'été 315, soit en une vingtaine de mois, avec des matériaux récupérés sur des bâtiments païens détruits. La première basilique de Rome et les monuments de Constantinople sont eux aussi édifiés avec des pierres païennes. Le christianisme recycle le paganisme aussi bien dans son architecture que dans l'élaboration de sa fable.

Ruines les ruines antiques que la Renaissance découvre plus tard : pendant mille ans, la vérité se trouve prétendument dans la Bible qui s'avère l'horizon indépassable de toute ontologie, de toute philosophie, de toute science, de toute métaphysique, de toute histoire, de toute politique, de toute astronomie, de toute géologie, de toute morale... La pierre qui affleure du sol avec ses inscriptions romaines, les tombeaux qui s'ouvrent et se trouvent remplis de la lumière qui révèle perles et bijoux, fibules et tissus, bracelets et pierres précieuses, les fûts et les entablements, les triglyphes et les métopes mélangés à la terre brune donnent naissance à l'archéologie qui permet l'histoire des peuples sans l'écriture – donc des peuples sans écriture.

La ruine de ce monde enfoui s'avère un trésor : on peut s'affranchir de la Bible pour chercher une réponse à ses questions en lisant les épigraphes, en cherchant les textes des auteurs contemporains de ce monde qui réapparaît en affleurant les sols – ainsi Lucrèce qui agit en levier intellectuel et spirituel pour un nouveau monde. Les ruines antiques ruinent la vision chrétienne du monde. Avec du vieux, les antiquaires font du neuf ; avec ce neuf, le christianisme devient vieux. La ruine romaine vivante fait mourir la vie chrétienne qui devient ruine petit à petit.

Ces fissures dans l'édifice chrétien le minent considérablement. Quand Monsù Desiderio peint *Explosion dans une église*, il montre métaphoriquement que la Renaissance païenne, puis le protestantisme iconoclaste de ce qui reste de paganisme dans le christianisme, détruisent l'édifice. Les deux hommes peignent la partie droite qui s'effondre pendant que des hommes saccagent des statues, des idoles dans la partie gauche. Monsù Desiderio prend acte d'un certain type d'effondrement du christianisme. Leur peinture pourrait illustrer le mouvement de Contre-Réforme catholique baroque. Elle prend acte de l'éboulis d'un monde qui va entraîner avec lui plus que ce que l'on croit *a priori*.

Car, au siècle suivant, le 14 juillet 1789, la Bastille est prise, puis détruite et revendue en morceaux pour faire des affaires par le jacobin Pierre-François Palloy, un entrepreneur en maçonnerie qui met 800 ouvriers sur le chantier pour la déconstruire. Il fait des bagues avec des fragments de ses pierres. Mme de Genlis porte un pendentif fait d'un support en pierre de Bastille avec le mot Liberté écrit en diamants ! Les chaînes de la prison deviennent

des médaillons patriotiques. Les boiseries, les ferronneries, les pierres sont recyclées. Des matériaux de la forteresse sont intégrés au pont de la Concorde. Le même Palloy rentabilise son affaire en faisant construire des maquettes de la prison détruite et les vend aux chefs-lieux des départements. L'homme d'affaires qui invente à sa manière les objets dérivés vendus aujourd'hui dans les musées commémorait tous les ans la mort de Louis XVI par un banquet où l'on mangeait de la tête de porc farcie. Il était surnommé le Patriote. Devenu royaliste sous la Restauration, il reçut la décoration de l'ordre du Lys des mains du futur Charles X en 1814. *Sic transit...* Certains hommes sont aussi des ruines.

Hubert Robert, le peintre emblématique des ruines, peint cette destruction, l'intitule *La Bastille dans les premiers jours de sa démolition*, puis l'expose au Salon de 1789. Mondain, hédoniste, épicurien, franc-maçon, il figure aussi avec une gourmandise anticléricale la démolition de bâtiments religieux. Ainsi *Démolition de l'église Saint-Jean-en-Grève* ou *L'Abbaye de Longchamp*. Ce qui ne l'empêche pas de passer neuf mois en captivité sous la Terreur. Il peint sa détention sur des assiettes. Libéré après thermidor, il devient conservateur du musée du Louvre. Incorrigible, il réalise en 1796 une... *Vue imaginaire de la Grande Galerie du Louvre en ruine*.

Nul n'ignore le vandalisme associé à la Révolution française. Outre la Bastille, on peut ainsi lister : saccage de nombre de châteaux d'aristocrates ; même chose avec les châteaux forts et autres édifices fortifiés ; destruction des églises avec leurs sculptures, leurs vitraux, leur statuaire, leurs tableaux ; fonte des châsses ; mise à terre des bâtiments avec des figures de la royauté ; forçage et profanation des tombeaux de rois ; confection d'une pyramide en l'honneur de Marat avec des morceaux de sarcophages royaux ; destruction de la galerie des Rois à Notre-Dame ; hécatombe des statues qui représentent les monarques ; martelage des emblèmes royaux, tels les blasons, les écussons, les fleurs de lys ; décapitation des statues. Comme sous tous les régimes totalitaires, on cherche en vain les grandes œuvres d'art, y compris architecturales, produites par le jacobinisme confisquant la Révolution française ! Le Panthéon ne fut jamais que l'usage païen et profane de l'Église, et les temples de la raison ont fait de même avec les lieux de culte chrétiens. Les grandes architectures mégalomanes et révolutionnaires

de Lequeu, Boullée et Ledoux sont restées des utopies – comme la réalisation de la Liberté pour tous...

Ruines païennes, ruines romaines, ruines révolutionnaires, l'histoire du judéo-christianisme suit l'histoire des ruines qui l'accompagnent. L'épuisement de la civilisation multiplie les ruines. Les deux guerres mondiales incarnent de grands moments de nihilisme ; elles ravagent l'Europe et, en plus des humains, détruisent villes et villages en quantité. En 1914-1918, Reims, par exemple, est bombardée par les Allemands du 3 septembre 1914 au 5 octobre 1918. Sur 14 000 maisons, 2 000 échappent au massacre. La cathédrale brûle et perd sa nef, puis son chœur : 350 obus sont tirés sur l'édifice. En 1939-1945, la débâcle et la Libération génèrent d'abondantes destructions. La Normandie est ravagée après le débarquement du 6 juin 1944. Elle était la région la plus riche en monuments médiévaux et renaissants. Caen est bombardée pendant soixante-cinq jours sans arrêt.

Le 10 juin 1944, à Oradour-sur-Glane, la division Das Reich massacre 642 villageois après les avoir réunis sur la place du village. Enfermés dans l'église, des enfants, des femmes, des vieillards, des hommes dont certains ont été raflés dans leur champ, au travail, sont brûlés dans l'édifice. Cinq personnes périssent dans le four du boulanger. Des corps sont retrouvés dans des puits. Le village a été conservé tel quel, avec ses voitures brûlées, ses maisons calcinées, la cloche fondue de l'église, les rails du tramway. Cette ruine est entretenue comme telle. Il n'est pas question que la nature y reprenne ses droits et que l'herbe, le lierre, les buissons recouvrent tout. C'est une vraie fausse ruine conservée en mémoire du fait que des hommes voulaient ruiner cette civilisation.

Ajoutons à ces ruines de guerre les ruines du régime totalitaire qui les a voulues. Hitler, qui voulut être architecte dans sa jeunesse et auquel on doit peut-être le plus de destructions architecturales au monde, voulait un Reich de mille ans. Il avait demandé à son architecte Albert Speer de penser ses constructions avec en tête les ruines qu'elles produiraient : Néron moderne, le dictateur nazi souhaitait qu'elles ressemblent aux ruines romaines ! Ce projet d'une civilisation nationale-socialiste fut une barbarie ayant duré du 30 janvier 1933 au 8 mai 1945 : le millénaire a duré douze ans – douze années de furies meurtrières sans nom.

PRÉFACE

Entre le débarquement allié et l'arrivée à Berlin des troupes de libération, les nazis ont eu le temps d'effacer nombre de traces de leur forfait. Ils ont dynamité des chambres à gaz et des camps de concentration qui sont devenus des ruines dans lesquelles Claude Lanzmann a tourné son chef-d'œuvre, *Shoah*. Quelques-uns de ces bâtiments, dont Auschwitz, sont restés en l'état et devenus des musées, des lieux de mémoire. Pendant ce temps, les bombardements alliés ravageaient les villes allemandes. Entre le 13 et le 15 février 1945, quelques jours après la fin de la conférence de Yalta, comme pour montrer à Staline la détermination américaine, Dresde est rayée de la carte. Lors de trois raids, 1 300 bombardiers larguent environ 7 000 tonnes de bombes. Près de 40 000 humains périssent dans le feu et les décombres.

L'URSS elle aussi dispose de ses ruines : celles de Stalingrad, bien sûr, ville martyre. Mais aussi celles de tout le pays qui a payé le prix fort lors de cette Seconde Guerre mondiale. La Russie soviétique a ensuite consacré l'essentiel de son énergie à peaufiner un régime totalitaire : construction du rideau de fer pour isoler l'Europe libre de sa partie marxiste-léniniste, mur de Berlin pour couper la ville en deux, vaste programme de construction de milliers de goulags dans tout le pays. Comme le III^e Reich qui se proposait d'instaurer une nouvelle civilisation, l'État bolchevique a vécu : les débris des goulags sont aujourd'hui recouverts de végétation, balayés par le vent glacé et brûlés par la neige d'hiver, parfois invisibles pour ceux qui ne savent pas.

Le mur de Berlin a été démoli. Les marchands du Temple n'ont pas manqué qui ont recyclé le béton comme jadis le citoyen jacobin les pierres de la Bastille. Un ancien ouvrier de la RDA, Volker Pawlowski, a récupéré les gravats lors de la destruction. Il les vend au détail ou en bloc dans des magasins de souvenirs berlinois ; il les repeint à l'occasion ou en refait selon les besoins du marché ; il en intègre de petits morceaux dans des capsules de carte postale avec un certificat aux armes de l'ancienne Allemagne de l'Est fabriqué par ses soins. La CIA a acheté l'un des morceaux pour l'intégrer dans son nouveau bâtiment. Sur les 302 miradors, cinq subsistent dont un dans un musée.

Ces ruines européennes, ruines nazies, ruines bolcheviques, ajoutent à la liste des ruines païennes, ruines romaines et ruines révolutionnaires. Le judéo-christianisme connaît également une

ruine technologique : celle du village de Tchernobyl, moins due au nucléaire en soi qu'à l'impéritie marxiste-léniniste qui, à coups de bureaucratie, de fonctionnarisation et, disons, d'oblomovisme, a rendu possible cette explosion d'un réacteur nucléaire qui a ravagé une cité et contaminé très largement en Europe à partir de cette ville d'Ukraine qu'on peut aujourd'hui visiter en car... Cette ruine pourrait bien préfigurer la ruine ultime, celle de la civilisation de la fin des civilisations vers laquelle semble nous conduire l'innocence coupable des hommes.

Notre Europe judéo-chrétienne en fin de course dispose déjà de sa ruine emblématique sous la forme d'un des bâtiments les plus visités d'Europe : la cathédrale de la Sagrada Familia de Barcelone voulue par l'architecte vitaliste Antonio Gaudí au XIX^e siècle, en 1883 pour être précis, à l'époque où Nietzsche publie *Ainsi parlait Zarathoustra* ! La crypte et la façade de la nativité de cette église qui sont dues à Gaudí ont été déclarées patrimoine de l'Unesco en 2005. De même, le pape Benoît XVI a consacré l'église le 7 novembre 2010. Mais, malgré cette reconnaissance profane et cléricale, la Sagrada Familia n'est toujours pas achevée... C'est donc une ruine anthume !

Songeons que, quand Guillaume le Conquérant décide de construire l'abbaye aux Hommes (que mille ans plus tard je vois chaque jour de mon bureau...) et l'abbaye aux Dames à Caen au XI^e siècle, il lui faut dix-huit années (entre 1065 et 1083) pour mener à bien ces deux chantiers parmi beaucoup d'autres, dont le château. Avant cela, entre 1035 et 1066, Guillaume fait construire une vingtaine d'abbayes dans le duché. Moins de vingt ans pour deux abbayes, avec les moyens du génie civil de l'époque médiévale, alors que la Sagrada Familia, commencée en 1883, reste pitoyablement inachevée cent trente ans plus tard... Ce projet catalan court sur trois siècles, du XIX^e au XXI^e, sans aboutir. Le souverain pontife a donc consacré en personne une église que les hommes ne parviennent pas à finir. Le symbole est fort.

La puissance d'une civilisation épouse toujours la puissance de la religion qui la légitime. Quand la religion se trouve dans une phase ascendante, la civilisation l'est également ; quand elle se trouve dans une phase descendante, la civilisation déchoit ; quand la religion meurt, la civilisation trépassé avec elle. L'athée que je

PRÉFACE

suis ne s'en offusque ni ne s'en réjouit : je constate comme un médecin le ferait d'une desquamation ou d'une fracture, d'un infarctus ou d'un cancer. La civilisation judéo-chrétienne européenne se trouve en phase terminale.

L'annonce nietzschéenne de la mort de Dieu dans l'Europe du XIX^e siècle coïncide avec celle du début de la fin de la civilisation judéo-chrétienne. Ce qu'au siècle de Guillaume le Conquérant la foi obtenait sur le terrain de la construction des cathédrales et des abbayes, des églises et des basiliques, la foi défaillante du XXI^e siècle ne le peut plus. Les échafaudages qui enserrant la Sagrada Familia comme une prothèse qui la retient symbolisent à la perfection où en est exactement la religion chrétienne : en rade ontologique. Comble de l'ironie, la ruine du christianisme est déjà là, bénie par le pape Benoît XVI.

C'est ce même pape qui, à l'université de Ratisbonne où il avait enseigné la théologie et la philosophie, le mardi 12 septembre 2006, a cité Manuel II Paléologue pour expliquer ce qui se passe en Europe. Au vu des réactions de la planète entière, a-t-il compris qu'il était trop tard et qu'il ne lui restait plus qu'à démissionner ? Toujours est-il que Benoît XVI renonce à sa charge le 28 février 2013 – il renonce, il démissionne, il se retire dans le silence et la prière... Redevenu Joseph Aloisius Ratzinger, il est remplacé par le pape François, tellement jésuite qu'il a pris le nom du premier des franciscains ! La Sagrada Familia est en ruine et le pape qui l'a consacrée a démissionné. Rome n'est plus dans Rome.

Introduction

PUISSANCE ET DÉCADENCE DANS L'ÉCHO D'UNE ÉTOILE EFFONDREE

Treize milliards huit cent millions d'années avant le lecteur.
Big-bang

Avant quelque chose, il n'y avait pas rien, mais ce qui a rendu possible le quelque chose. De même, avant ce quelque chose se trouvait déjà autre chose. Ajoutons qu'avant ce quelque chose qui rend possible le quelque chose, il y avait aussi un autre quelque chose qui a rendu possible l'antépénultième quelque chose... Et ceci infiniment, car si finitude il y avait, il faudrait alors parler de cause incausée, de premier moteur immobile. Dès lors Dieu pointerait son nez ontologique et l'on se demande bien pourquoi ce Dieu ne serait pas lui aussi causé par autre chose que lui. Il faut se contenter d'éternels fils dont les pères sont des fils sans qu'un seul fils puisse être père de lui-même. Le père est toujours plus vieux que son fils, mais éternellement plus jeune que ce qui l'a rendu possible.

La métaphysique permet tout, c'est d'ailleurs à cela qu'on la reconnaît. Pas la physique qui, elle, se contente du monde donné. Pour l'empirique que je suis, il n'y a rien d'autre qu'une ontologie matérialiste – *Cosmos* en esquissait l'allure. Dès qu'advient un seul événement, le premier de tous par exemple, l'originel, le généalogique, l'initial, le primordial, l'histoire en est possible. L'histoire est d'ailleurs la réponse à une série de questions qui s'avèrent toutes variations sur la première. La première : d'où vient ce qui est ? Les suivantes : comment est-il advenu ? Quelles formes a-t-il prises ? Comment ? Pourquoi ? En dehors de celui qui la vit, il n'y

a pas d'histoire sans l'historien qui la fait. Il n'y a donc pas un sens à l'histoire, ou un sens de l'histoire, mais un sens donné par l'historien à l'histoire qu'il raconte et qui prend forme sous la pression sculptante de son verbe. Le verbe fait la chair de l'histoire.

Toute philosophie de l'histoire qui se présente comme objective n'est jamais que l'histoire de la philosophie subjective de celui qui la propose. La vérité d'une philosophie de l'histoire n'est pas à rechercher ou à trouver dans l'histoire, mais à découvrir dans l'historien qui propose son ordre. Ainsi, chez Hegel, la Raison fait moins la loi dans l'Histoire qu'elle n'impose son ordre au cerveau du philosophe qui veut voir l'Histoire d'abord confuse dans son esprit plier ensuite sous le joug de ses concepts. De même avec Vico ou Herder avant lui, puis avec Spengler ou Toynbee après lui. Même chose avec Kant en amont et Marx en aval.

Ce que veut Hegel, l'histoire ne le veut pas *a priori*, mais le philosophe le lui fait vouloir *a posteriori*. Même remarque avec quiconque s'aventure à proposer une philosophie de l'histoire. L'histoire, même ornée d'une majuscule, n'obéit à aucun autre ordre qu'à celui de l'historien qui, lui, se soumet à la pente de sa biographie. Nietzsche a tout dit sur le sujet en affirmant avec raison que toute philosophie était la production d'une autobiographie. La fragilité psychologique de Hegel révélée même par ses hagiographes trouve matière à dépassement et à apaisement dans l'édifice composé de triades de triades et de triades de triades de triades dans lequel le réel divers, diffus, multiple, diffracté, explosé, entre comme un jouet manufacturé dans les tiroirs d'une armoire d'adulte.

Schopenhauer avec son *vouloir* et Nietzsche avec sa *volonté de puissance*, sinon Bergson avec son *élan vital* ou Deleuze avec ses *flux* se sont approchés au plus près de ce qu'est l'histoire en affirmant l'empire d'une puissance qui échappe à la raison, mais se soumet volontiers à l'observation. La meilleure épistémologie, y compris en histoire, reste celle de Paul Feyerabend qui l'expose dans *Contre la méthode*, un livre allégrement sous-titré *Esquisse d'une théorie anarchiste de la connaissance* (1975). Le propre de cette anti-méthode qui fonctionne comme une véritable méthode, c'est de ne jamais aborder le réel avec l'*a priori* d'une idée ou d'un concept, encore moins d'une grille de lecture forgée en amont

INTRODUCTION

par l'idéologie. Il faut d'abord se laisser envahir par ce qui advient, puis le penser ensuite.

Les philosophies de l'histoire, souvent allemandes, s'appuient d'abord sur une architectonique conceptuelle *a priori* (le progrès kantien, la raison hégélienne, la morphologie spenglerienne...), au détriment de la matière même du monde. Le réel n'a qu'à bien se tenir face aux châteaux conceptuels en Espagne. Spengler a raison de parler de morphologie des civilisations, mais tort de croire qu'un seul et même schéma fonctionnerait pour toutes les civilisations – comme si une seule et même grille logique permettait de rendre compte de la sexualité des tiques, du tropisme des tournesols vers la lumière, de l'usage des mathématiques chez les hommes et du chant d'un ara dans la forêt amazonienne. Certes, une même vie traverse tout ce qui est ; mais les dynamiques, les formes et les forces de cette vie ne sont pas les mêmes d'un fragment du monde l'autre.

Il en va de même avec les civilisations ; toutes obéissent au schéma du vivant : naître, être, grandir, croître, se développer, rayonner, se fatiguer, s'épuiser, vieillir, souffrir, mourir, disparaître. Mais toutes ne vivent pas de la même manière : un nouveau-né peut mourir dès la sortie du ventre de sa mère, il peut aussi donner un fringant centenaire ; il pourra vivre une vie heureuse, sans trop d'histoire, sans grande douleur, sans réelle souffrance ou, comme un grand malade, traverser une existence pleine de périls, de tourments, de supplices ; il connaîtra peut-être une vie brève, mais dense, ou bien une existence longue, mais terne, ou bien brève et terne, et longue et dense ; il fera des rencontres heureuses qui l'élèveront ou de mauvaises qui l'abaisseront ; etc.

Il en va de même avec les civilisations : toutes naissent, sont, vivent, croissent, meurent, mais selon des ordres divers et multiples, irréductibles. L'une est brève, l'autre courte. L'une qui fut il y a trois mille ans, celle des Juifs soumis à la loi de Moïse, persiste jusqu'à ce jour après de multiples aléas, mais dans une grande santé existentielle ; une autre, celle des Étrusques par exemple, dure six cents ans, avant de disparaître diluée dans la Rome royale en nous laissant d'énigmatiques sourires sur les couvercles de tombeaux d'époux en terre cuite ou de fragiles peintures de corps féminins réduits en poussière depuis des siècles.

Les unes produisent des traces durables, avec le désir de ceux qui les écrivent de les inscrire dans l'éternité, celles du judéo-christianisme par exemple ; alors que d'autres, comme les civilisations africaines, polynésiennes ou océaniques, taillent un masque dans un bois abandonné aux termites après l'usage cérémoniel, dessinent un entrelacs sur la peau pour des rituels sacrés, ou tressent la fibre de coco pour y coller des plumes et des cheveux destinés à une parure que la première pluie réduit en bouillie. Le sourire de l'ange gothique de la cathédrale de Reims ne dit pourtant pas moins que le masque ricaneur Hembra arboré par les membres des sociétés secrètes Bugado et Bambudye pendant les cérémonies d'enterrement.

Une même énergie, une même force, un même déterminisme travaillent pourtant les hommes aux mêmes moments. Comment sinon expliquer que, séparés par d'innombrables chaînes de montagnes, des kilomètres de géographies hostiles, des paysages nullement propices aux rencontres, des hommes puissent sculpter même des figures grimaçantes sur des masques, ici dans une montagne du Népal primitif, à l'est de Katmandou, là dans un village africain de la tribu Pendé Mbangou de l'ancien Congo belge : l'un et l'autre montrent le nez tordu par la grimace, la bouche déformée par le rictus de la douleur, de la souffrance – et ce dans une même orientation. Ces bouches ouvertes sur un cri semblent taillées dans le bois par une même intelligence bien qu'il s'agisse de sculpteurs qui s'ignorent et méconnaissent l'art de leur frère ontologique. Il faut bien qu'il y ait dans l'âme de ces hommes une force identique à l'œuvre.

D'où vient cette force qui fait l'histoire ? De l'écho et du tremblement vaste d'une étoile effondrée. Or la philosophie de l'histoire pêche de ne concevoir les choses que sur de petites distances. Certes, sous l'influence d'un article publié par Fernand Braudel en 1958, les historiens ont jadis travaillé sur ce qu'ils nommaient les *longues durées*. Mais qu'est-ce qu'une longue durée dans l'esprit braudélien ? Quelques siècles, pas même des millénaires... De toutes petites distances, d'infimes espaces, de ridicules segments au regard de la vastitude dans laquelle s'inscrit tout ce qui est, puis advient sur cette planète.

INTRODUCTION

Car l'anthropocentrisme qui se trouve habituellement et légitimement dénoncé par les historiens fait la loi en matière de philosophie de l'histoire. Or, le mouvement qui anime les civilisations, toutes les civilisations, des premières, les plus frustes, aux dernières, les plus élaborées, a été initié bien avant les hommes, bien avant le vivant, bien avant la Terre, dans les temps hors temps dont l'astronomie nous donne aujourd'hui un sentiment plus qu'une mesure, une intuition plus qu'une raison. Nous vivons dans le jet d'un geste décrit par l'astronomie la plus récente. Mais nous ne le savons pas. Du moins : nous voulons ne pas le savoir.

L'histoire, qui est écriture du passé dans le présent afin de le conserver pour l'avenir, suppose le temps. Vérité de La Palice. Or le temps quant à lui suppose qu'on s'en soucie moins en philosophe qui voudrait une belle définition, genre *forme immobile de l'éternité immobile* platonicienne, le *nombre du mouvement selon l'antérieur et le postérieur* aristotélicien, ou bien la *forme a priori de la sensibilité* kantienne, qu'en penseur empirique qui sait que la durée advient, du moins dans la forme que nous lui connaissons, quand s'effondre sur elle-même l'étoile dont tout procède. Cette explosion en expansion depuis presque quatorze milliards d'années produit une onde dans laquelle s'inscrit tout ce qui vit : une étoile ou une fourmi, une rotation de planète ou le tropisme d'une anguille vers les Sargasses, la fixité de l'étoile Polaire dans notre Voie lactée ou le devenir homme d'un singe, une civilisation ou un humain.

Vitalisme ? Si l'on veut. Car le vitalisme invalide le mécanisme qui est description pure *a posteriori* du réel et non compréhension de l'épiphanie de ce même réel. La simple somme des actions humaines ne saurait faire l'histoire, pas plus que l'addition de toutes les cellules d'un corps ne parvient à produire un être vivant. L'addition des faits ne suffit pas à l'obtention d'un ordre. Ni même leurs multiplications ou leurs soustractions. La civilisation obéit à la force qui la propulse, exactement de la même manière qu'un projectile qui se contente de subir la loi de qui en a généré le mouvement. Dieu lui-même est un projectile des hommes, il n'est pas le projecteur qui, lui, est le souffle de cette étoile effondrée.

Penser l'éternité avec les catégories du temps s'avérera toujours une tâche impossible. De même avec l'espace, surtout quand on

le pense en termes d'années-lumière. Car, qu'est-ce que se trouver à dix mille années-lumière d'un lieu ? Et quelle différence l'esprit est-il capable de faire entre dix mille années-lumière et dix millions d'années-lumière ? Certes, dix millions, c'est plus loin, mais comment cette distance peut-elle être dite plus lointaine que l'autre ? Ajouter une dimension à l'infini n'augmente pas l'infini mais décuple notre malaise à ne pas parvenir à le saisir. L'infini ne se pensera jamais selon l'ordre de notre finitude.

Nous sommes prisonniers de notre temps et de l'espace dans lequel nous nous mouvons. Mais notre intelligence, qui ne saurait percevoir le détail de l'infini du temps ou de l'espace, peut en éprouver le vortex, peut chanceler devant l'abîme, trembler devant le gouffre sans fond. Les vérités de l'astrophysique donnent le vertige à une pensée qui, pourvu qu'elle entame ce voyage vers l'ineffable, connaît l'ivresse devant ce spectacle : la voracité des trous noirs et le champ infini des multivers, l'énigme de la matière noire qui nomme la quasi-totalité de ce qui est et l'écho du big-bang encore audible à cette heure, la contraction d'une étoile devenue naine blanche et les issues mystérieuses des trous de ver, l'explosion des supernovas et le rayonnement électromagnétique des pulsars, la vibration conceptuelle des cordes et le quasar qui est quasi-star, la dilatation exponentielle de l'Univers et la possibilité d'une vie sur d'autres galaxies. En dehors de nos petites catégories mentales ravagées par les leçons de l'astrophysique, que peut-on savoir et qu'est-il permis d'espérer ?

Seule une image permet de concevoir un peu ce qui fut jusqu'à nous et quelle place nous occupons dans l'Univers. L'allégorie est connue : si l'on recourt à la métaphore d'une année de trois cent soixante-cinq jours et que l'on fait commencer la naissance de notre Univers à minuit, qu'est-ce qui advient ensuite et quand ? Cet artifice conceptuel a été pensé avec un big-bang vieux de quinze milliards d'années alors que les estimations les plus récentes ont affiné à treize milliards huit cent millions d'années. Dans cette configuration, un an égale donc quinze milliards d'années. Un jour, c'est quarante et un millions d'années ; vingt-quatre jours, un milliard d'années ; un million d'années, trente-six minutes ; une seconde, cinq cents ans.

Donc : 1^{er} janvier à 0 h 00, big-bang avant lequel... il y avait quelque chose. Les récentes théories de la gravitation quantique posent l'hypothèse qu'avant cet Univers le même existait, mais

INTRODUCTION

inversé. Du vide et des champs d'énergie aléatoires dans une vaste étendue glacée, voilà ce qui existe avant que notre Univers soit. Ces forces s'agrègent après avoir gagné en intensité, des grumeaux se forment, puis des trous noirs au sein desquels la densité de matière s'élève. L'espace s'effondre sur lui-même. La densité, la température et la courbure connaissent des points d'acmé avant de décroître. Le big-bang nomme le moment de ce renversement : d'une certaine manière, il est *déjà* une décadence.

Poursuivons dans la métaphore : fin janvier se forme notre galaxie que nous nommons la Voie lactée. Elle signifie la trace blanche qui ceint le ciel étoilé. Les Grecs en faisaient des gouttes de lait tombées du sein de Héra quand elle allaitait Héraclès, un bambin alors remuant... Nous vivons dans une galaxie plate comme une galette constituée d'une concrétion d'étoiles. La Terre fait partie de cette galaxie que nous observons. Voilà pourquoi nous ne pouvons en observer que le bord. Diamètre : 100 000 années-lumière. Épaisseur : 2 000 années-lumière. Le centre est composé d'un amas compact d'étoiles qui entourent un trou noir massif. De février à août : plusieurs cycles se constituent dans notre galaxie – nébuleuses, formations d'étoiles, naines blanches, géantes rouges, supernovas, explosions de quelques-unes d'entre elles non loin de notre nébuleuse. Dans cette conjonction de forces et d'événements, le 31 août se forment la Terre et le système solaire dans lequel elle évolue. Selon l'ordre de notre métaphore, ce processus prend une journée – rappel de la durée véritable : quarante et un millions d'années...

La *vie astrophysique* continue en même temps que la *vie géologique* : le 6 septembre apparaissent les plus vieux minéraux connus – le zircon australien ; le 12 septembre, les plus vieilles roches connues – lac des esclaves au Canada. Vie astrophysique, vie géologique, c'est au tour de la *vie biologique* d'apparaître le 13 septembre avec les plus vieilles traces de vie connues – une matière organique retrouvée au Groenland ; le 24 septembre, les premiers fossiles connus – bactéries et stromatolithes découverts en Australie ; le 15 octobre : inauguration de la plus vieille glaciation connue, inutile de préciser que ces variations climatiques sont effets cosmiques et non anthropiques, il y en aura une quinzaine jusqu'à ce jour ; 25 octobre : plus vieilles traces chimiques connues – des cellules eucaryotes ; 31 octobre : création de la croûte

continentale, tectonique des plaques, formation de la pangée, début de la vie constante des continents terrestres. Disparition du règne de l'Archéen, règne du temps géologique, et apparition du Protérozoïque, autre règne géologique. Vers le 10 novembre, l'oxygène libre apparaît dans l'atmosphère. Un mois plus tard, c'est au tour des algues, des vers et des méduses de naître. Les 15 et 16 décembre, glaciations généralisées, puis formation et dislocation de la dernière pangée. Apparition du règne primaire. Coquillages et crustacés le 18 décembre ; premiers poissons le lendemain ; végétaux et animaux terrestres le jour suivant. Règne secondaire : nuit du 25 au 26 décembre, mammifères et dinosaures – ces derniers disparaissent le 30 décembre à 10 heures du matin.

Règne tertiaire. Dans la vie biologique surgit la *vie humaine*, même si l'on se trouve dans un temps généalogique de l'humain : le 31 décembre vers 21 heures apparaît Toumaï, un moment généalogique du primate qui va rendre l'homme possible – nous sommes sept millions d'années avant aujourd'hui. Son crâne est découvert au Tchad. Ce même jour, mais une heure et demie plus tard, apparaît Lucy, découverte en Éthiopie – nous sommes à trois millions deux cent mille années d'elle. Lucy marche de façon bipède. Règne quaternaire : le 31 décembre à 23 heures 59 minutes et 26 secondes les hommes peignent dans la grotte de Lascaux. Quelques secondes plus tard, minuit sonne. Au sixième coup, les pharaons font construire les pyramides de Kheops. Huit secondes nous séparent d'eux.

Ce qui advient quand s'effondre l'étoile dont tout n'est que poussière d'icelle est puissance. Je nomme puissance cette force aveugle qui n'obéit qu'à ce plan ignoré et qui n'est pas divin mais cosmique, qui nous conduit de l'être au non-être. Car ce qui est vivant meurt : une étoile et une galaxie, un univers et une espèce. Tout obéit aveuglément et inéluctablement à ce schéma : naître, être, croître, culminer, décroître, disparaître. Les civilisations sont elles-mêmes soumises à ce processus qui affecte tout ce qui est vivant et se trouve dans un temps et dans un espace. Je nomme décadence ce qui advient après la pleine puissance et qui conduit vers la fin de cette même puissance.

L'allégorie se poursuit pour le futur. Nous nous trouvons donc quelques secondes après cette nouvelle année. Dans cette série nouvelle, début mai, la Terre se vaporisera et le Soleil deviendra une géante rouge. Tout ce qui aura eu lieu sur cette planète se trouvera

INTRODUCTION

aboli. L'homme aura disparu depuis bien longtemps. La Terre sera une boule de roches en fusion qui circulera dans l'atmosphère comme un terrible incendie. Vers le 10 mai, le Soleil mourra. Il deviendra naine noire. Ce qui aura été ne sera même pas un souvenir.

On ne peut donc proposer une philosophie de l'histoire sans relier l'homme au cosmos. Les philosophies de l'histoire n'ont fait que lier l'homme à l'homme en croyant qu'il décidait, qu'il voulait, alors qu'il était décidé, qu'il était voulu. Pas plus qu'une étoile n'a décidé un jour de s'effondrer sur elle-même ou que la pangée n'a désiré se modifier sous l'influence de la tectonique des plaques, pas plus non plus que les dinosaures n'ont décidé de disparaître un jour de la planète ou que les hommes auraient souhaité y apparaître, tout ce qui a été, tout ce qui est, et tout ce qui sera obéit à cette puissance. Le réel n'est jamais que le dépliage d'une fatalité, le pur effet du déterminisme. Les hommes s'illusionnent quand ils pensent vouloir ce qui les veut.

On ne peut délier l'homme de ce qui l'a rendu possible pas plus qu'on ne peut le délier de ce qui le conduit vers son anéantissement. Une philosophie de l'histoire qui ne regarde que la microcoupure qu'est une civilisation en imaginant que des jeux de force volontaires opposent des hommes, des cultures, des civilisations avec des desseins clairs se trompe. En histoire, le regard de Sirius reste un regard de myope. La puissance qui a produit ces forces avec lesquelles se fait l'histoire se joue des hommes de la même manière que l'océan demeure indifférent aux gouttes qui le composent.

Il faut définir à nouveaux frais un matérialisme historique et dialectique, mais dans une tout autre optique que celle de Marx et Engels. Le matérialisme historique est patent quand on renvoie les forces en jeu dans l'histoire à la puissance issue de l'effondrement d'une étoile sur elle-même. Le temps et l'espace, qui sont les modalités architectoniques de l'histoire, naissent à ce moment-là dans ces formes-là. L'histoire est dialectique parce qu'elle obéit à un mouvement qu'elle ne choisit pas mais qui la choisit. Ce mouvement relève du vitalisme : ce qui est vit pour aller vers sa mort. Une civilisation comme toute autre chose bien sûr.

Disciple des vitalistes Théophile de Bordeu et Paul-Joseph Barthez, l'anatomiste Bichat qui meurt à l'âge de trente ans après avoir

disséqué des centaines de cadavres, dont certains obtenus par violations de sépultures, a raison de définir la vie comme « l'ensemble des forces qui résistent à la mort ». Une civilisation lutte d'abord contre ce qui la met en péril. Elle n'existe qu'autant qu'elle a raison de ce qui la menace et veut sa fin. Dès qu'elle naît, elle fait face à ce qui veut l'abolir. Pour s'installer, elle doit s'imposer ; pour s'imposer, elle doit conquérir. Toute civilisation est d'abord le fait de barbares. La qualification s'inverse : quand le barbare a réussi, il est le civilisé qui traite de barbare celui qui a été vaincu. On le sait, l'histoire est écrite par les vainqueurs qui, rarement magnanimes, tuent les cadavres et assassinent les morts.

La civilisation lutte contre tout ce qui la menace. Le principe d'entropie faisant la loi, elle n'existe que selon la logique de la néguentropie qui rend possible l'homéostasie du système. La civilisation meurt quand ce qui la menace depuis qu'elle est a raison d'elle un jour parce que les forces ne sont plus assez tendues, bandées, efficaces. La néguentropie explique la capacité à s'adapter en permanence à un environnement changeant. L'entropie finit toujours par triompher, car la puissance a pour vocation d'entrer en décadence, comme la vie a vocation à déboucher un jour sur la mort.

Mais la dénégation fait la loi dès que la mort est en jeu. Qu'il s'agisse d'individus ou de civilisations, la lucidité est grande sur la mort d'autrui, mais jamais sur la sienne. On le sait depuis que Valéry en a donné la magnifique formule dans *La Crise de l'esprit* repris dans *Variété* au lendemain de la Première Guerre mondiale, en 1919 : « Nous autres, civilisations, nous savons maintenant que nous sommes mortelles. » *Mortelles*, dira le dénégateur, ne veut dire ni *mourantes* ni *mortes* ! Et il ouvrira son sac à malice pour jouer le Diafoirus de la civilisation en expliquant qu'il a bien de l'émétique, du purgatif, du laxatif, du diurétique, du détoxifiant comme on ne disait pas du temps de Molière, pour purger bébé et lui donner un nouveau coup de jeunesse – avant d'assister bouche bée au trépas du malade dans la minute qui suit l'ouverture de sa musette...

Pourtant, une grande culture n'est pas nécessaire pour savoir qu'on n'enterre plus aucun pharaon dans les pyramides égyptiennes, qu'on ne réunit plus les druides dans les alignements des

INTRODUCTION

mégalithes celtes, qu'on ne gravit plus les marches du Parthénon athénien pour y sacrifier à Athéna, qu'on ne tient plus de réunion dans le sénat sur le forum romain, qu'on n'offre plus aucun cœur humain au dieu aztèque du soleil, ni même qu'on ne sacre plus aucun roi dans la cathédrale de Reims... Faut-il préciser les raisons ? Parce que ces civilisations sont mortes !

Il n'existe aucune raison unique à l'effondrement d'une civilisation, sinon un prétexte qui a causé la mort de ce qui devait mourir un jour. La liste des causes données à la chute de l'Empire romain relève de l'inventaire : la modification du climat avec une longue période de sécheresse ; la dégradation des sols à cause de l'impéritie agricole ; la chute drastique de la population ; les épidémies de peste ; le malthusianisme chrétien induit par sa politique sexuelle ; le vandalisme des barbares ; le métissage des populations ; la généralisation du luxe et de la corruption ; la destruction des richesses et de la production par la pression fiscale ; la mauvaise gestion financière et administrative ; le déplacement du commerce vers l'Orient ; l'impossibilité d'une ligne politique claire à cause des assassinats d'empereurs ; la disparition de l'esprit militaire ; la perte du sentiment patriotique ; la coupure de l'Empire en deux ; une crise intellectuelle et morale défaitiste ; la vie dans un âge d'angoisse ; etc.

Mais aucune de ces causes ne saurait être la seule et unique : un empire ne s'effondre pas parce que les instruments agricoles qui ont rendu possible sa grandeur causeraient d'un seul coup sa chute ! Ni parce que l'agriculture lessive les sols ou que les précipitations génèrent des famines. Ou que les chrétiens pratiquent l'abstinence sexuelle. Sinon parce que le sentiment patriotique s'effrite. La plupart de ces prétendues causes semblent en fait bien plutôt des effets ! C'est parce qu'il y a entropie de la puissance et insuffisance des forces néguentropiques pour la combattre avec assez d'efficacité que ce qui aurait été piqûre de moustique sur le cuir de l'éléphant devient venin mortel. Le renoncement au sexe des dévots de la secte du Christ ne suffit pas à causer l'effondrement de l'empire de Rome.

Un empire s'effondre parce que sa négentropie lui a interdit de lutter contre l'entropie qui a fini par l'emporter après l'avoir guetté, accompagné, menacé, travaillé, abîmé, vaincu. Le temps qui naît dans les limbes astrophysiques n'a pas vocation à être

éternité. Il est dans sa nature d'être volatil, passager, fugitif – temporaire si je ne craignais la redondance. Une civilisation éclate un jour comme une bulle de savon parce qu'il est dans l'ordre des choses que l'être cesse d'être, que l'être aille vers le non-être pour s'y dissoudre, que l'être se glisse un jour dans le néant comme un corps dans un cercueil et un cercueil dans un tombeau. Rien n'échappe à l'entropie dans un monde dont la matière la plus dure est le temps.

La décadence est un fait. Mais il existe une exploitation politique de ce fait. Elle s'avère toujours dommageable. L'optimiste dira qu'il suffit d'un homme providentiel pour inverser la vapeur décadentiste. D'un homme providentiel ou d'une perspective messianique : les marxismes et les fascismes, y compris le national-socialisme, sont des optimismes car ils affirment qu'il suffit d'agir dans un sens pour obtenir l'inversion de la courbe entropique. L'islamisme entre dans cette catégorie des politiques optimistes qui escomptent un avenir radieux si l'on applique leur plan. Vivre selon l'ordre de la charia effacerait tout ce qui est présenté comme décadent. Marxistes, léninistes, maoïstes, castristes, fascistes, vichystes, nazis, islamistes parlent de régénération, d'homme nouveau, de renaissance, ils croient que le monde pourrait être autre que ce qu'il est, autrement dit, meilleur, prospère, florissant, d'une certaine manière : édénique. Le sang n'est pas compté dans ce délire de régénération par le prolétariat, la nation, la race, le djihad. Cet optimisme se double d'hécatombes sans nom et d'un échec systématique de leurs projets dans l'histoire.

Le pessimiste dira qu'il n'y a rien à faire, que c'est ainsi, que c'est dans l'ordre du monde, mais qu'il faut une forte digue pour retenir cette marée d'eau sale. Nature humaine pour les laïcs, péché originel pour les chrétiens, pulsion de mort pour les freudiens, tous communient dans la croyance en un régime fort pour contenir la violence qui ne peut pas ne pas être. Le contre-révolutionnaire Joseph de Maistre en appelle au bourreau, le néobouddhiste Schopenhauer à l'homme à poigne, le panssexualiste Freud au dictateur fasciste, le philosophe de l'oubli de l'Être Heidegger au Führer, l'homme des *Syllogismes de l'amertume* et du *Précis de décomposition*, Cioran, au glaive purificateur des barbares...

INTRODUCTION

Le pessimiste se fait parfois optimiste quand il se déclare réactionnaire, autrement dit, au sens étymologique, quand il souhaite restaurer un ordre ancien. L'optimiste veut améliorer le présent avec le futur ; le pessimiste veut la même chose, mais avec le passé. L'un promet le paradis avec le progrès ; l'autre, avec le regrès. Le premier attend le salut de l'avenir parce qu'il croit que tout s'arrange avec ses recettes progressistes ; le second estime que, puisque c'était mieux avant, il faut revenir aux fondamentaux anciens. Or, le présent ne se fait ni avec le futur de l'optimiste ni avec le passé du pessimiste, mais avec l'instant du tragique.

Car ni l'optimisme ni le pessimisme ne sont de mise quand s'impose la tierce option qu'est la pensée tragique : le tragique voit le réel tel qu'il est, du moins il s'efforce autant que faire se peut de voir le réel tel qu'il est. Il ne se contente pas de croire comme l'optimiste qu'on peut boucher le cratère du volcan en éruption ni, comme le pessimiste, de supposer qu'une digue peut en contenir la lave qui se déverse à flots. Le tragique voit et n'échafaude aucun plan pour empêcher que le réel soit. C'est ainsi et pas autrement. *Fatum* disaient les Romains. Le volcan dégorgeant sa lave, comme la civilisation qui s'effondre, est une manifestation de pur déterminisme. S'en offusquer relève de la pensée magique.

Mais, diront les amateurs de libre arbitre, il ne faudrait donc pas s'engager dans une cause plutôt qu'une autre ? Choisir un camp et écarter celui d'en face ? Ce qui n'a pas eu lieu aurait eu lieu si ce qui a eu lieu n'avait pas eu lieu. Ce qui n'a pas été aurait été si ce qui a été n'avait pas été. Question de formes aléatoires pour des forces qui, seules, demeurent. Napoléon mort dans son berceau à l'âge de quatre mois, un autre homme aurait fait couler le sang à sa place, nourri les champs de bataille de l'Europe et voulu conquérir encore et encore les terres qui ne lui appartenaient pas. Peu importe le nom du dictateur, la dictature est inscrite dans l'ordre des choses. La résistance à la dictature obéit à un semblable déterminisme. De même pour l'indifférence à la dictature. Les noms propres sont des masques portés par la nécessité.

L'éternel retour est une évidence, non pas du même, de ce qui a eu lieu avec tel ou tel fantôme, mais de la puissance qui s'avère multiforme, polymorphe, protéiforme. Qu'importe les noms de Tamerlan ou de Gengis Khan : ils furent les prête-noms d'une force sans cesse à l'œuvre qui a pour nom thanatocratie et qui

triomphe comme l'une des nombreuses variations sur le thème de la *puissance*. Ils furent, ils ne sont plus, mais leurs semblables les ont remplacés, avant eux aussi de n'être plus et de se trouver remplacés par d'autres qui agiront exactement comme eux. Ainsi, hier, Staline et Mao. Aujourd'hui Kim Jong-un en Corée du Nord ou le calife al-Baghdadi dans l'État islamique.

Dans une configuration judéo-chrétienne nourrie à la croyance au libre arbitre, il est difficile de concevoir que l'histoire est une aventure dans laquelle les hommes sont des sujets et non des acteurs. Plus ils semblent acteurs, plus ils sont sujets. Une civilisation est une cristallisation effectuée sur le principe stendhalien du rameau tombé dans la mine de Salzbourg : autour d'un morceau de bois, les cristaux de sel s'agglutinent pour transformer la branche en objet scintillant. La fiction d'un Jésus, pure construction conceptuelle sortie tout droit des textes de l'Ancien Testament des Juifs, est ce rameau sur lequel se cristallisent les molécules qui constituent la brillance : la religion, la théologie, l'armée, la politique, l'art, la loi, le droit, l'État, la police, la justice, l'architecture, l'éducation, l'école, l'université, la guerre, voilà les cristaux avec lesquels se présente le rameau judéo-chrétien.

Toute lecture de civilisation s'apparente à une déconstruction cristallographique. Tout est cristal : un cristal de sel est semblable à un autre cristal de sel, car tous deux obéissent à une même nécessité et aucun n'a choisi d'être ce qu'il est plutôt qu'autre chose. Un cristal de quartz ressemble à un autre cristal de quartz, et pour les mêmes raisons. Mais, bien que cristaux l'un et l'autre, le sel et le quartz sont soumis aux mêmes règles cristallographiques, sans être semblables. Il en va de même avec les civilisations : semblables dans le principe dialectique de leur devenir, soumises au jeu de l'entropie et de la négentropie, mais dissemblables dans le détail de ce devenir.

Personne ne choisit d'être ce qu'il est, car nombre d'individus auraient choisi autre chose que ce qu'ils sont s'ils en avaient eu la possibilité. Baudelaire n'a pas plus choisi d'être poète que celui qui voudrait être Baudelaire n'a choisi de n'y point parvenir. La puissance poétique touche l'un ; elle épargne l'autre. De même pour une civilisation qui devient ce qu'elle est par déploiement de son programme aléatoire. Elle est une puissance qui va et force

le réel pour trouver une issue à son exigence. Son trajet est un destin. La puissance va jusqu'à son épuisement obtenu par l'accumulation de frictions entropiques. La somme de ce qui ralentit finit un jour par immobiliser.

Le rameau d'une civilisation est toujours une spiritualité. Il n'est pas d'exemple dans l'histoire d'une civilisation dont le noyau dur n'ait pas été à l'origine une croyance qui, devenue officielle et collective, se transforme en religion. On le sait, une religion, c'est une secte qui a réussi. Et comment une secte peut-elle réussir ? Quand elle s'impose par la force et la violence, et rien d'autre. La puissance n'est l'alliée que de la puissance. Ce qui la contrarie ou la contredit se trouve pulvérisé par son passage.

Le judéo-christianisme triomphe non parce qu'il est vérité, mais parce qu'il est puissance armée, contrainte policière, ruse politique, intimidation martiale. De pur et glorieux concept messianique échappé des versets vétérotestamentaires, le Prophète juif Jésus devient figure historique contraignante pour chacun par la grâce de la soldatesque. Économe et darwinienne, l'histoire emprunte toujours la voie d'une minorité agissante pour soumettre les minorités silencieuses. La vigueur est alors ce qui caractérise la civilisation dans son moment généalogique. La première partie de *Décadence*, « Le temps de la vigueur », en propose le détail.

La puissance déborde la salle de garde et la sueur des légionnaires, elle sait aussi se faire intelligence et pénètre les cerveaux d'une autre minorité qui donne à la fiction son corps idéologique : quand ils sont catholiques, et tous ont alors intérêt à l'être à cette époque, les penseurs, les philosophes, les théologiens, les professeurs, contribuent à la cristallisation du rameau civilisationnel. La patristique, la rhétorique, la sophistique, la scolastique, la théologie sont autant de légions venues de partout en appui aux soldats qui sentent l'ail et le mauvais vin. L'un affûte et polit son glaive, l'autre taille sa plume et prépare son encre. Tous les deux marchent dans la même direction.

Les artistes, les peintres, les sculpteurs, les musiciens, les archéologues, les historiens ajoutent des divisions à ce corps d'armée. On donne à l'histoire de Jésus et des siens des visages et des corps, des formes et des vêtements, des regards et des voix, du sang et de la chair. On lui fabrique une vie réelle et concrète, on lui trouve des lieux de naissance, de procès, de trépas, de crucifixion, on

fouille le sol pour récupérer des clous et des morceaux de la vraie croix. Quatre siècles plus tard, on dispose des épines de la couronne du supplice et l'on a soigneusement plié la tunique du crucifié.

L'architecte construit les écrins de ces rouages idéologiques. La destruction des anciens bâtiments, le recyclage des temples païens, la construction de nouveaux édifices majestueux, tout cela confère à l'idée une forme ouvragée. Les organes du pouvoir et du savoir disposent de leurs bâtisses. La visibilité de la puissance exige des édifices monumentaux. Les lieux de culte foisonnent. Siècle après siècle, on peut suivre sur une carte d'Europe le mouvement de cette vigueur : l'incroyable floraison de basiliques, d'abbayes, d'églises, de cathédrales, de monastères montre combien le judéo-christianisme prolifère, fort d'une grande santé.

L'empereur, le légionnaire, le théologien, l'artiste, l'architecte voient le juriste les rejoindre. La foi fait force de loi ; la loi fait force de foi. Le maillage juridique fonctionne comme le filet du rétiaire dans l'arène : impossible de s'en défaire une fois qu'il est jeté sur les autres gladiateurs. La loi n'est rien d'autre que la cristallisation d'une force dans une forme avantageuse à ceux qui la créent. Le droit ne dit pas le juste ou le vrai, mais la force. Le juriste est un mélange de prêtre et de soldat, de philosophe et de professeur. Il donne à la violence l'apparence de la paix. Du moins : il interdit toute autre violence que celle qu'il impose.

Le professeur éduque les éducateurs. L'école et l'université fabriquent les petits soldats intellectuels de l'idéologie dominante. Dans ces lieux, on n'apprend pas à penser librement mais à obéir fidèlement. Le savoir y tourne sur lui-même comme un derviche en folie. Les arabesques de la scolastique, les volutes de la rhétorique, le rococo de la sophistique noient le poisson intellectuel dans l'eau saumâtre d'un monde qui fatigue. Ce que l'enseignant n'obtient pas, le juriste le réalise avec l'aide du soldat et du garde-chiourme. Le banc de l'université ne convainc que les convaincus. Dehors, le pouvoir judéo-chrétien massacre à tour de bras pendant que les élèves ànonnent les formules du syllogisme – Barbara, Festino, Celarent, Fresison, Bocardo, etc.

L'exercice de la Raison correspond peu ou prou à l'entrée du loup dans la bergerie. Quand elle n'est pas l'instrument de la foi,

INTRODUCTION

ce qu'elle fut pendant mille ans, la raison devient son ennemie, ce qu'elle va être pendant quelques siècles, avant de succomber elle-même engloutie par le vide qu'elle aura ouvert sous ses pieds. Entre les mains de Thomas d'Aquin la raison n'obtient pas les mêmes résultats qu'entre celles de Montaigne qui abolit le Moyen Âge. Le temps de la vigueur fut celui de la *Naissance*, de la *Croissance*, de la *Puissance* de la civilisation judéo-chrétienne ; le temps de l'épuisement qui s'annonce sera celui de la *Dégénérescence*, de la *Sénescence* et de la *Déliquescence*. C'est la seconde partie de *Décadence*.

La Raison bien conduite, autrement dit autonome et débarrassée de Dieu, fait plus et mieux que l'empereur, le légionnaire, le théologien, l'artiste, l'architecte, le juriste, le professeur, car elle abolit tout ce monde-là. La réalité politique construite à partir de la fiction christique se fissure. À la manière de l'archéologie, l'exégèse biblique fait remonter à la surface des témoignages qui prouvent que tout n'a pas été comme le raconte le récit officiel. Contradictions, invraisemblances, anomalies, cocasseries, étrangetés, bizarreries sont étalées sur la table du philosophe qui, debout et non agenouillé, pense vraiment les textes et ne se contente pas de les réciter ou de gloser les gloses. La déconstruction rationnelle pose des charges explosives dans tous les coins de l'édifice judéo-chrétien. Il n'est pas sans drôlerie que le premier dynamiteur du christianisme dans les premières années du XVIII^e siècle soit un curé : Jean Meslier.

Ce ne sont pas les philosophes qui appuient sur le détonateur mis en place par leurs soins, mais les révolutionnaires de 1793. En Europe, et dans la totalité de la sphère judéo-chrétienne, l'onde de choc ébranle considérablement la civilisation. Pendant mille ans, une caste a soumis les peuples en s'appuyant sur Dieu et ses ministres. On n'humilie jamais ni une personne ni un peuple impunément. Le ressentiment est une puissance capable d'abolir la puissance dominante – jeu de force, effets de dynamique, suites causales, principes de thermodynamique... Ce qui se trouve contraint ici cherche une issue ailleurs. La mécanique féodale génère une contre-mécanique révolutionnaire. Dieu étant partie prenante de la première, la mort de Dieu structure la seconde.

Avec la guillotine, instrument présenté comme égalitaire et humaniste par son inventeur franc-maçon, l'Homme du ressentiment

DÉCADENCE

impose sa loi en lieu et place de la hache et du billot de l'Homme féodal. Le sang qui coule du cou coupé de Louis XVI va se répandre au moins pendant deux siècles. De la même manière qu'il fallut le sang du Christ pour oindre la civilisation judéo-chrétienne, il a fallu en théocratie le sang d'un roi pour tremper un monde qui voulut dépasser le judéo-christianisme en s'en faisant l'exact inverse. Mais en retournant le gant on ne l'abolit pas.

Garder la théocratie sans Dieu, conserver le millénarisme sans Messie, maintenir la parousie sans Prophète, sauvegarder l'enfer et le paradis sans arrière-monde, sacrifier à l'eschatologie en dehors du sens, viser la fin de l'histoire en ayant brisé la boussole théologique, c'était sans conteste se précipiter vers l'abîme. On ne saurait se diriger vers les gouffres sans s'y trouver aspiré – loi physique. Le vide appelle la chute.

L'entropie de cette puissance débandée par la raison critique triomphe de la négentropie. La raison chrétienne ne fait plus la loi, certes, mais la raison philosophique et philosopante non plus. Ce qui fut négation se trouve nié à son tour avec les avant-gardes intellectuelles et esthétiques au début du XX^e siècle. La raison négatrice de la foi est niée par le retour de la force brutale – l'instinct lâché, l'inconscient libéré, le cerveau reptilien laissé à lui-même, le nihilisme dispose d'un boulevard devant lui. Nous en sommes là, radeau de la *Méduse* sur une mer avant la tempête...

Première partie

LES TEMPS DE LA VIGUEUR

1

NAISSANCE
La fabrication d'une civilisation

1

Les aventures de l'anticorps du Christ Biographie d'une fiction

Mont du Golgotha, Palestine,
vendredi 7 avril 30.

La civilisation judéo-chrétienne se construit sur une fiction : celle d'un Jésus n'ayant jamais eu d'autre existence qu'allégorique, métaphorique, symbolique, mythologique. Il n'existe de ce personnage aucune preuve tangible en son temps : on ne trouve en effet de lui aucun portrait physique, ni dans l'histoire de l'art qui lui serait contemporaine, ni dans les textes des Évangiles où l'on ne trouve aucune description du personnage. Plus de mille ans d'histoire de l'art lui ont donné un corps d'homme blanc, un visage avec un regard clair, des cheveux blonds et une barbe bifide, autrement dit des critères qui renseignent plus sur les artistes qui le figurent (au sens étymologique : qui lui donnent figure) que sur leur sujet. Dans l'art occidental, Jésus prend en effet le corps de l'aryen brachycéphale qui le peint. Mais rien de ce qui constitue ce portrait emblématique ne trouve de justification dans un seul verset du Nouveau Testament, muet sur son aspect physique.

Notre civilisation tout entière semble reposer sur la tentative de donner un corps à cet être qui n'eut d'autre existence que conceptuelle. Jésus de Nazareth qui n'a pas historiquement existé devint donc le Christ pantocrator qui cristallise sur son nom presque deux mille ans d'une histoire occidentale saturée de lui. Là où l'histoire de son temps a été silencieuse à son propos, l'histoire qui a suivi a été plus que bavarde puisqu'elle fut conduite

par le désir de donner à Jésus la forme entière du monde. Le pari fut presque tenu : le monde entier n'a pas été totalement fait à son image, mais ce qui a été épargné n'a pas existé sans se déterminer par rapport à lui.

Ce Jésus sans corps procède d'une naissance qui n'est pas une naissance. À l'évidence, un anticorps ne saurait naître comme un corps ! Rappelons quelques banalités de base : depuis le début de l'humanité, l'histoire veut qu'un enfant digne de ce nom, c'est-à-dire un être de chair et d'os, ait un père qui soit son géniteur et une mère qui porte l'enfant conçu avec la semence de celui-ci – du moins jusqu'à la fin du XX^e siècle il en allait ainsi et, banalement, le père était un homme, la mère, une femme...

Très en avance sur leur temps, le trio Jésus, Marie, Joseph procède de ce que la modernité chérit : une procréation dissociée du sexe, un père qui n'est pas père, une mère qui est vierge et dont l'accouchement préserve l'hymen, un géniteur sans sperme, un sperme sans géniteur, un enfant conçu sans liqueur séminale, des frères issus d'une mère qui n'en reste pas moins vierge, une famille dans laquelle le père n'a pas de sexualité, la mère non plus, ni même le fils qui meurt vierge à trente-trois ans. Le tout chez un individu qui se dit Fils de Dieu, tout en affirmant que le Père et le Fils c'est la même chose – l'ensemble se nommant également le Saint-Esprit. Cette absence de corps physique réel paraît dommageable à l'exercice d'une raison sainement conduite. Or, c'est sur cette déraison pure que va se construire la raison occidentale judéo-chrétienne.

La généalogie de Jésus est bien compliquée. Quand on lit la litanie qui ouvre l'Évangile selon Matthieu, elle le fait descendre en droite ligne de David, d'Abraham, et sur trois fois quatorze générations. Il s'agit donc, dès le départ, de présenter Jésus comme le Messie attendu par les Juifs, l'héritier direct des promesses faites à Abraham, à David et à sa dynastie. Ce que dit l'apôtre, c'est que Jésus n'est rien d'autre que le Prophète annoncé par les Juifs : ceux des Juifs qui souscrivent à cette version sont les judéo-chrétiens, ceux qui n'y souscrivent pas, les Juifs. Dans la configuration judéo-chrétienne, Jésus est une fiction qui cristallise l'annonce qui fut faite de lui. De sorte que ceux qui l'ont fait pour le futur l'ont construit tel qu'il a été annoncé dans le passé. Ce qui est annoncé

dans l'Ancien Testament est dit réalisé dans le Nouveau Testament : ce qui est futur pour le premier devient passé pour le second. J'y reviendrai.

Si l'on réduit la généalogie aux parents et aux grands-parents de Jésus, les corps sont aussi performatifs, comme on dit en linguistique, que le sien : ils furent rien que parce qu'on a dit qu'ils étaient. Qu'on en juge : les grands-parents de Jésus étaient Joachim et Anne. Le nom de Joachim signifie en hébreu « préparation du Seigneur » – autant dire que le patronyme annonce la couleur théologique : il est celui qui va permettre l'incarnation de Dieu ; celui d'Anne, lui, dit la « grâce » – il rappelle celui de la mère de Samuel. Les emplois ontologiques du grand-père et de la grand-mère de Jésus se trouvent ainsi annoncés dès qu'ils sont énoncés. L'une a la grâce, l'autre donne forme à Dieu. Comment leur progéniture pourrait-elle échapper à ce destin fixé et figé par les patronymes ? Jésus lui-même signifie « Dieu sauve », « Dieu délivre ». Ces simples informations patronymiques annoncent la nature métaphorique de cette histoire.

Les Évangiles synoptiques ne s'attardent pas beaucoup sur Joachim et Anne. Il faut lire les Évangiles apocryphes pour disposer de renseignements sur les détails de ces grands-parents qui humanisent Jésus. On comprend que, quand il arrête les 27 livres du Nouveau Testament dans *De la doctrine chrétienne* (II, 8), saint Augustin choisit ce qui nourrit la mythologie d'un christianisme selon ses vœux, donc plutôt métaphysique, qu'un christianisme selon l'histoire. Plus on spiritualise, plus on dématérialise. Moins Jésus est matériel, plus il est spirituel.

Le *Proto-Évangile* de Jacques et l'*Évangile de l'enfance* du pseudo-Matthieu permettent de savoir ce qu'il en est des géniteurs des parents de l'anticorps de Jésus. Le titre originel du *Proto-Évangile* est *Nativité de Marie*. L'Occident latin a condamné ce texte qui fut abondamment diffusé dans nombre de langues – latin, syriaque, copte, arménien, géorgien, éthiopien, arabe, vieil irlandais. Il recycle, comme toujours avec le christianisme, des histoires déjà présentes dans l'Ancien Testament : celle de Sarah et Abraham, et la naissance inattendue d'Isaac annoncée par un ange à forme humaine dans la Genèse (18, 1-15).

Anne est stérile et veuve. Joachim part au désert pour y jeûner quarante jours et quarante nuits afin que Dieu lui apporte l'enfant

qui lui permettra d'effacer l'affront de la stérilité pensée à cette époque et dans ce milieu comme une punition divine. Ces quarante jours renvoient à des durées symboliques, avant lui, Moïse (Exode 24, 18) et Élie (I Rois 19, 8), après lui, Jésus (Matthieu 4, 2). Pendant ce temps, Anne pleure. À la neuvième heure, elle s'assied comme par hasard sous un laurier : il se trouve que cet arbre, toujours vert, symbolise l'immortalité... De même, la neuvième heure sera celle de la mort du Christ sur la croix. Elle invoque Dieu et évoque Sarah, Abraham et Isaac. Elle lève les yeux et voit un nid de passereaux dans l'arbre – nul besoin cette fois-ci de préciser la symbolique. Elle se lamente ; un ange lui apparaît ; il se présente également à Joachim. À sept mois, chiffre de la perfection, c'est en effet le nombre du jour de l'achèvement de la création, Anne accouche de Marie, future mère de Jésus. Elle allaite.

L'*Évangile de l'enfance* du pseudo-Matthieu apporte quelques précisions supplémentaires. Joachim est berger, là aussi, là encore, la profession relève moins d'un état sociologique que d'une information allégorique : le berger conduit des moutons et des brebis, certes, mais c'est également celui qui guide le troupeau des fidèles. Il est donc berger comme son petit-fils le sera, bien que ce dernier ait la profession de son père... qui était charpentier ! Il faut s'y faire. La logique de l'allégorie n'est jamais celle de la raison raisonnable et raisonnée.

Joachim est généreux, il donne et nourrit « tous ceux qui craignent Dieu » (I, 1) – allégorie une fois de plus. Dans le texte, il s'agit des veuves, des orphelins, des pauvres, autrement dit du futur petit peuple devant lequel Jésus professera. À vingt ans il épouse Anne ; vingt ans plus tard, ils n'ont toujours pas d'enfant. Parce qu'il n'a pas de descendance, volonté punitive de Dieu, les prêtres lui interdisent le Temple et l'on se moque de lui. Il part dans le désert. Non pas quarante jours comme dans le texte de Jacques, mais cinq mois – parce que cinq est le nombre nuptial : il est la somme du deux féminin et du trois masculin. L'ange visite Anne et lui annonce la maternité ; puis il apparaît à Joachim et lui donne la bonne nouvelle : « Sache qu'elle a conçu une fille de ta semence » (3, 2), dit l'envoyé de Dieu à l'homme qui, sans être géniteur, devient ainsi père.

Sans rancune, Joachim invite l'ange sous sa tente à fêter l'événement. Ce dernier refuse poliment et répond : « Ma nourriture est invisible et ma boisson ne peut être vue par les mortels » (3, 3), inaugurant ainsi une gastronomie ontologique qui sera celle du petit-fils annoncé. Joachim sacrifie un agneau de sorte que « l'ange accompagné par l'odeur du sacrifice, comme avec la fumée, remonta au ciel » (*id.*). Joachim s'endort, l'ange lui réapparaît en rêve et confirme son annonce. Joachim rejoint sa femme, un autre ange avertit Anne du retour de son époux qu'elle n'avait pas vu depuis cinq mois. Elle accouche de Marie à terme.

Voici donc pour la parentèle de Jésus : un grand-père qui engendre sans avoir touché sa femme stérile qui accouche tout de même d'une petite fille, sa mère. De même que ses grands-parents constituent un attelage ontologique singulier (un vieillard devenu père avec une vieille femme stérile, le tout sans relation sexuelle, avec juste l'intercession d'un ange), ses parents feront de même. Pareil fatras familial augure mal une postérité équilibrée. Qu'une civilisation se construise à partir des racines d'un tel arbre généalogique augure un roman historique inouï.

La vie de Marie ne manque pas elle aussi de nager dans le merveilleux : l'enfant naît avant terme, au septième mois, ce qui est le signe d'une intervention divine. Dieu étant numérologue en chef, il sait que sept est le chiffre de la perfection. Isaac, déjà, était né sous le même signe. L'enfant marche à six mois ; et elle fait... sept pas. À un an, elle est présentée aux Grands Prêtres d'Israël qui la bénissent. À trois ans, elle entre dans le Temple et y demeure comme une colombe nous dit le texte – la colombe annonce la fin du Déluge, donc la fin de la colère de Dieu, elle est sur la tête de Jésus lors de son baptême. Par ailleurs, l'anagramme numérique du mot colombe en grec donne la même somme que l'*alpha* et l'*oméga*. Marie « recevait de la nourriture de la main d'un ange ». Or on sait que l'ange ne consomme pas de nourriture terrestre, mais des nourritures immatérielles, donc symboliques. Avec ce genre d'aliment ontologique, on ne craint que l'indigestion de symboles.

À douze ans, elle a ses règles. Impure selon la loi juive du Lévitique, elle doit quitter le Temple. Un ange dit au Grand Prêtre qu'il doit convoquer les veufs du Temple. Chacun doit apporter

une baguette. Dieu donnera son signe avec ces baguettes qui se trouvent déjà dans l'Ancien Testament – Nombres (17, 16-28) : celui dont le bâton bourgeonne (que les freudiens commentent...) est l'élu de Dieu. Pas de bourgeon pour Joseph dont le petit bâton sec était resté dans un coin (que les freudiens continuent...) – rappelons qu'il était veuf. Mais c'est... une colombe qui sort de son petit bout de bois (que les freudiens, etc.) et se pose sur sa tête.

Joseph est vieux, veuf, il a des enfants d'un premier mariage ; Jésus aura donc des frères, des demi-frères. Des sœurs aussi, dit-on. Marie est jeune et vierge. Le charpentier refuse la garde de cette enfant, il craint le ridicule et le qu'en-dira-t-on. Le prêtre l'oblige à la prendre chez lui : Marie a douze ans. Il la garde sous son toit, ne la touche pas, respecte sa virginité et repart sur ses chantiers – Joseph était plus un entrepreneur en charpente qu'un petit artisan modeste. Il est parfois absent trois mois sur des chantiers lointains.

Pendant ce temps, avec 82 autres jeunes filles vierges, Marie tisse le voile du Temple qui sépare le sanctuaire du Saint des Saints, elle appartient à la tribu de David. Donc elle est d'un sang noble et relève d'un grand lignage. On répartit les tâches ; sept jeunes filles tisseront chacune un matériau : l'or, l'amiant, le lin, la soie, le bleu, l'écarlate et la pourpre. À Marie revient évidemment le tissage de la pourpre, signe du pouvoir et de l'empire. Codage toujours.

Un jour qu'elle va chercher de l'eau à la source, métaphore et allégorie une fois de plus, un ange lui apparaît et lui annonce son destin. Quelque temps plus tard, il lui redit : « Ne crains pas, Marie, car tu as trouvé grâce devant le Maître de toutes choses. Tu concevras de sa Parole » (11, 2). À qui sait entendre cette phrase angélique, *concevoir de la Parole de Dieu*, c'est dire que Jésus n'est pas un corps mais un concept, un *Logos*, un Verbe, une Parole. C'est l'Évangile selon Jean qui dira combien cette piste est la bonne : Jésus n'est pas un corps de chair, mais un *corpus de mots*.

Marie interroge l'ange sur les modalités de cette conception : concevra-t-elle comme les autres femmes, avec un père qui soit un géniteur concret, terrestre ? L'ange écarte cette idée triviale. Pas de corps pour générer un anticorps : « La puissance de Dieu le couvrira de son ombre » (12, 3), lui dit-il. Elle sera donc couverte, certes, mais par une ombre ; pas n'importe quelle ombre,

bien sûr, celle de Dieu, mais par une ombre tout de même. L'ange lui dit que son enfant se nommera Jésus. Rappelons que l'étymologie enseigne qu'elle donnera vie à *celui qui sauve*.

Cette ombre de Dieu est une lumière... Du moins : une ombre lumineuse. Luc explique en effet qu'« une nuée lumineuse couvrait la grotte de son ombre » (1, 35). Marie a seize ans quand elle tombe enceinte. Six mois après son départ, Joseph revient et retrouve sa femme grosse. Il se frappe le visage, se jette à terre, pleure et demande qui est le père ! « Qui m'a ravi la vierge et qui l'a souillée » (13, 1). Question légitime... Marie répond qu'elle ne l'a pas trompé : « Je suis pure, moi, et je ne connais point d'homme. » Puis : « Je ne sais d'où il est venu en moi » (13, 3). Silence de Joseph qui réfléchit à sa réaction : se taire, c'est trahir la loi d'Israël, parler, c'est prendre le risque de n'être pas cru et de sacrifier ce qui pourrait être le Fils de Dieu. Il envisage de lui demander de quitter discrètement sa maison. L'ange Gabriel l'en dissuade ; il y consent.

Le Grand Prêtre accuse Joseph d'avoir trahi. Marie est amenée au tribunal du Temple. Elle pleure et réitère : elle est pure et n'a connu aucun homme. « Tu as consommé furtivement ton mariage » (16, 1), affirme le Grand Prêtre. Joseph pleure. Il répond au prêtre cette phrase magnifique : « Envoie tes serviteurs, et tu trouveras la vierge enceinte » (15, 2). Une *vierge enceinte*, voilà un oxymore appelé à faire de terribles ravages quand l'Église proposera ce modèle existentiel aux femmes de l'Occident pendant plus d'un millénaire. Il faudra toute la rouerie sophistiquée des Pères de l'Église pour expliquer avec force circonlocutions qu'on peut être chaste en couchant – il suffira de ne pas consentir au plaisir et de faire de nécessité sexuelle vertu uxoriale !

Les prêtres soumettent le couple à une ordalie : le père qui n'est pas le géniteur et la mère qui n'a pas couché boivent *l'eau d'amertume* offerte par l'officiant : si, après avoir bu et fait plusieurs fois le tour de l'autel, la femme est coupable d'adultère, son ventre enfle et son sein dépérit. Rien ne se manifeste. Ils partent ensuite tous deux au désert et reviennent sains et saufs. Preuve qu'ils ont dit vrai ! Le couple rentre à la maison et bénit Dieu. La grossesse peut aller à son terme : Marie est enceinte de Dieu, elle reste donc bien vierge et Joseph est lui aussi respectable car il n'a pas couché avec sa femme bien qu'elle soit enceinte.

L'heure venue, Joseph selle un âne et y juche Marie. Ils cherchent une grotte pour accoucher. L'âne est une citation de l'Ancien Testament, en l'occurrence de Zacharie : « Voici que ton roi vient à toi : il est juste et victorieux, humble, monté sur un âne » (9, 9), en même temps qu'une annonce faite dans le Nouveau Testament de la future entrée de Jésus dans Jérusalem à dos de mulet – par exemple dans l'Évangile selon Matthieu (11, 29). Le couple va donc vers son destin.

Juste avant l'accouchement, Jacques signale un prodige cosmique : la voûte du ciel est immobile, Joseph se promène et ne se promène pas, l'air est figé d'effroi, les oiseaux sont immobiles dans le ciel, des ouvriers juste à côté mangent mais ne mangent pas, les moutons avancent mais restent sur place, le berger lève la main pour les frapper mais sa main reste en l'air, les chevreaux ont le museau dans la rivière mais ne boivent pas – puis, soudain, le temps suspendu reprend son cours : tout va, tout vit, tout bouge à nouveau. La voûte céleste est en mouvement, les oiseaux volent, les ouvriers mangent, les moutons avancent, le berger n'a donc plus aucune raison de les frapper, les agneaux boivent, Jésus peut naître.

« Une nuée lumineuse couvrait la grotte » (19, 2). C'est la fameuse ombre de Dieu... La sage-femme juive dit : « Le salut est né pour Israël » (19, 2). Le judéo-christianisme est en train de naître en même temps que Jésus. Puis ceci : « Et aussitôt la nuée se retira de la grotte et une grande lumière apparut dans la grotte, au point que les yeux ne pouvaient pas la supporter. Et, peu à peu, cette lumière se retirait jusqu'à ce qu'apparût un nouveau-né ; et il vint prendre le sein de sa mère Marie » (19, 2). Dans l'Exode, on parle de « nuée sombre » (19, 16). On s'y perd entre les ombres lumineuses et les nuées sombres ! Toujours est-il que Jésus est né et qu'il y eut de la lumière, beaucoup de lumière – ce qui confirme mon hypothèse proposée dans *Cosmos* d'un Jésus comme nom pris dans l'histoire par l'ancestral culte païen de la lumière.

L'incarnation est manifeste dès le premier souffle de Jésus : Jésus, qui pourrait tout aussi bien se nourrir comme maman des nourritures spirituelles de l'ange, tète le sein de sa mère, comme tous les nourrissons de la planète depuis que le monde est monde. La sage-femme qui sort de la grotte et rencontre Salomé lui dit :

« Une vierge a enfanté, ce que pourtant sa nature ne permet pas. » Salomé répond : « Aussi vrai que vit le Seigneur mon Dieu, si je n'y mets pas mon doigt et n'examine sa nature, je ne croirai nullement qu'une vierge ait enfanté » (19, 3). Salomé y met son doigt : « Et voici que ma main, dévorée par le feu, se retranche de moi », preuve ontologique, à défaut d'être gynécologique, que Marie est bien vierge et mère. Salomé confirme : il est bien né pour être roi d'Israël.

L'enfance de Jésus, outre l'épisode de la leçon qu'il donne aux prêtres alors qu'il a douze ans et que rapporte le seul Luc (2, 41-50), nous est inconnue : entre la fuite en Égypte, âgé de quelques jours, et les premiers moments de son magistère vers trente ans... rien. Trois décennies sans traces. Rien sur son enfance, rien sur son adolescence, rien sur ses études, rien sur sa formation, rien sur d'éventuels copains de rue. Rien non plus sur ses jeux avec ses frères Jacques le Juste, Joseph Barsabas, Jude Apôtre et Simon le Zélote – Paul entretient de Jacques, frère de Jésus, dans son Épître aux Galates (15, 19) et de ses autres frères dans sa Première Épître aux Corinthiens (9, 4-5).

Or il existe un texte intitulé *Histoire de l'enfance de Jésus* qui rapporte les faits et gestes d'un sale gamin entre cinq et douze ans. Ce court texte est un florilège des bêtises et sottises de ce qu'on nommerait aujourd'hui un enfant-roi... Joseph et Marie semblent en effet bien souvent dépassés par leur progéniture. Si Jésus fut le fruit de l'Esprit-Saint, ce texte montre qu'il pouvait aussi être humain, très humain, et pour tout dire, tête à claques. C'est probablement la raison pour laquelle ce petit bijou littéraire n'a pas été retenu par Augustin dans le corpus néotestamentaire et qu'il fait désormais partie des écrits apocryphes.

Le jour du sabbat, toute activité est proscrite par la loi juive. Or, ce petit Juif de cinq ans fabrique douze petits oiseaux avec de l'argile. La symbolique est lourde : de la même manière que Dieu prit un jour de l'argile pour fabriquer le premier homme, Jésus répète le geste mais pour douze oiseaux, autrement dit : douze apôtres... Joseph le réprimande pour n'avoir pas respecté le sabbat ; réaction du fils qui se moque bien de son père : il claque dans ses mains et les volatiles partent dans le ciel. Autrement dit : rien ne pourra empêcher Jésus de faire ce qu'il doit

faire – violer le sabbat des Juifs et créer une escouade d'apôtres qui s'envoleront partout sur la planète porter la bonne parole, sa bonne parole. C'est la naissance du judéo-christianisme comme élément séparé du judaïsme qui se manifeste métaphoriquement dans cet épisode.

Pour obtenir l'eau qu'il mélange à la terre afin de modeler ses oiseaux, Jésus a fait un petit barrage dans le gué d'un ruisseau. Le fils d'un scribe qui partageait ses jeux détruit sans malice cette flaque d'eau en s'amusant avec une branche de saule. Jésus le maudit et dit à son père qui était là, avec Joseph : « Que ton rejeton soit sans racine et que ton fruit devienne aride comme une branche arrachée par le vent » (3, 1). Aussitôt dit, aussitôt fait : l'enfant se dessèche sur place. On ne plaisante pas avec l'enfant Jésus !

Alors qu'il marche avec son père, un enfant heurte Jésus à l'épaule par inadvertance. Mécontent, Jésus dit : « Tu ne continueras pas ton chemin » (4, 1) et l'enfant tombe raide mort. Les parents du garçon foudroyé par la volonté de Jésus se plaignent à son père qui n'en peut mais. Joseph demande à Jésus pourquoi il se comporte ainsi. L'enfant répond qu'on n'a pas à s'opposer à sa volonté, puis il transforme en aveugles tous ceux qui se mettent en travers de son chemin. Joseph se fâche et lui tire l'oreille ; Jésus répond à son père qu'il n'a pas été sage, lui, son propre père...

Zachée qui passe par là entend Jésus parler ainsi à son père. Il se propose de l'éduquer et de lui apprendre à se comporter correctement avec autrui, à aimer ses camarades, à aider les personnes âgées (ce qui veut dire qu'il ne les aidait pas, ce dont aucune histoire ne témoigne...), à devenir l'ami des enfants, à les instruire à son tour. Jésus prend les choses de haut et dit à Zachée : « Avant que tu sois né, moi, j'étais déjà là » (5, 2a). Puis il se propose d'enseigner celui qui voulait l'enseigner. Autour de lui on s'esclaffe ; il répond : « J'ai joué avec vous, car vous vous émerveillez de peu de chose et vous êtes de peu de science et de peu d'intelligence » (6, 2d).

Plus déterminé que jamais, Zachée veut éduquer ce gamin insolent et prétentieux, agressif et suffisant, impertinent et malappris. Il commence avec gentillesse et le conduit à l'école. Jésus se tait. L'instituteur récite l'alphabet et demande à son élève de répéter la première lettre ; refus de Jésus. Zachée se fâche et le frappe sur la tête. Jésus dit : « Si on frappe une enclume, c'est ce qui la frappe

qui reçoit le coup le plus dur. Je peux te dire que tu parles comme un airain qui retentit et comme une cloche qui résonne, qui ne peut pas parler, et n'a ni science ni sagesse » (6, 2f). Il récite alors l'alphabet dans l'ordre. Puis il ajoute : « Ceux qui ne connaissent pas *alpha*, comment enseigneront-ils *bêta*? Ô hypocrites, commencez vous-mêmes par enseigner ce qu'est *alpha* et ensuite nous vous croirons en ce qui concerne *bêta* » (6, 3).

Jésus d'infliger ensuite une leçon au maître sur la forme et le nom de la première lettre, pourquoi elle a de nombreux triangles, pourquoi elle est allongée, inclinée, penchée vers le bas, tordue, droite. Zacharie renonce et avoue qu'il a affaire à un être d'exception. « Malheureux que je suis, moi qui ai pensé trouver un disciple, alors que j'ai trouvé un maître ! » (7, 2). Devant pareille raclée, « Jésus rit » (8, 1), dit le texte : on ne trouvera nulle part dans les 27 textes retenus pour le corpus définitif du Nouveau Testament une seule occurrence d'un seul rire de Jésus. Pas question de donner une forme trop humaine à ce personnage conceptuel. Un concept ne rit pas. Magnanime, puisque après cette leçon d'humiliation du maître, tout le monde se rallie à sa nature exceptionnelle, à son caractère hors norme, Jésus abolit ses malédictions : il décide que ceux qu'il a rendus aveugles doivent recouvrer la vue. Ils recouvrent alors la vue. Le concept Jésus est performatif.

Mais la magnanimité n'a qu'un temps ; elle se trouve en effet soumise à l'occasion. Car un jour qu'il joue sur un toit avec des enfants, l'un d'entre eux tombe et se tue. Tous les autres s'enfuient. Les parents du petit mort l'accablent : Jésus a poussé l'enfant. Pas question de se laisser faire. Jésus pose la question au cadavre : « Zénon, est-ce que c'est moi qui t'ai fait tomber ? » (9, 3) : le petit défunt se réveille, se lève aussitôt et répond : « Non, mon Seigneur. » Stupéfaits, les parents glorifient Dieu. Jésus retourne à ses jeux d'enfant de cinq ans.

Deux ans plus tard, à sept ans donc, Jésus va chercher de l'eau à la source. La cruche se casse. Pas de problème : il étend son manteau sur le sol, le remplit d'eau et le rapporte à sa mère qui s'étonne de ce petit prodige d'un tissu qui ne laisse pas passer le liquide. Elle s'étonne, mais ne dit rien à personne. Les pouvoirs thaumaturgiques permettent donc à Jésus : de désobéir à son père, de se venger d'un copain de jeu dont il a décidé qu'il était

méchamment, d'humilier un instituteur, de tuer un enfant qui le bouscule dans la rue, d'en ressusciter un autre pour se disculper de l'avoir tué, mais aussi, plus futile, de pallier le désagrément d'une cruche cassée.

À huit ans, son père lui apprend les rudiments de son métier de charpentier. Il ne néglige pas non plus sa formation intellectuelle. Il le conduit donc à nouveau chez un instituteur. Ce dernier, comme le précédent, lui demande d'épeler *alpha*, puis *oméga* – autrement dit, métaphoriquement, de nommer le début et la fin de toute chose. Jésus recommence et questionne le maître en lui demandant de dire d'abord ce qu'est *alpha*. Après seulement il dira *bêta*. L'adulte s'énerve, le frappe. Fidèle à une méthode qui a fait ses preuves, Jésus lui ôte la vie : il rentre chez ses parents comme si de rien n'était. Joseph demande à Marie de garder leur rejeton à la maison « afin que ceux qui le frappaient ne meurent pas » (14, 3). Ambiance...

Un troisième maître se mit en tête de dresser le garçon. Dès son entrée dans l'école, Jésus « ne lut pas ce qui était écrit, mais ouvrant la bouche il parla dans l'esprit, en sorte que le maître, frappé d'épouvante, tomba à terre et l'implora » (15, 2). La vie avec Jésus enfant n'est pas de tout repos. Apprenant la chose, et, averti par le passé, redoutant le pire, Joseph arrive en craignant une nouvelle victime. L'homicide d'instituteur n'ayant pas eu lieu cette fois-ci, Joseph prend Jésus par la main et le ramène à la maison.

Une autre fois, Jésus va ramasser du bois dans la forêt avec son frère Jacques. Une vipère lui mord la main ; il perd connaissance ; Jésus étend la main, souffle là où le serpent a planté ses crochets et guérit Jacques. Puis ce fut le serpent qui mourut. Nul besoin d'aller chercher loin la signification de cette allégorie : le serpent qui, depuis la Genèse, signifie le mal, est mis à mort par Jésus qui, lui, fait le bien et tue le mal. C'est une réponse au péché originel dont on sait qu'elle s'accomplira par l'adhésion à sa prédication et sa crucifixion.

On pourrait également comprendre ainsi les morts infligées par Jésus quand on s'oppose à sa volonté, quand on se met en travers de sa route, quand on imagine qu'on peut instruire celui dont la vocation est d'instruire, quand on l'accuse de choses qu'il n'a pas faites, quand un accident lui complique la vie, quand le mal veut

faire la loi : comme des histoires qui enseignent qu'on ne s'oppose pas à ce que cet enfant doit devenir, qu'on ne saurait contrarier sa volonté qui est volonté de Dieu, que dire non à l'enfant qu'il est, c'est dire non au Messie qu'il sera.

À douze ans, on connaît cette histoire, il donne des leçons aux docteurs du Temple à Jérusalem. Cet épisode conclut l'*Histoire de l'enfance de Jésus*, il se retrouve dans le Nouveau Testament. Mais hormis ce moment, les Évangiles canoniques ignorent l'enfance de Jésus. Probablement parce que, dans les textes qui subsistent sur ce sujet, l'allégorie est plus complexe à décoder, le symbole plus difficile à comprendre. Dans ce texte, on peut imaginer qu'un Jésus qui distribue la mort selon son caprice est un méchant et que tout cela ne coïncide pas avec l'image du Jésus bon et doux qui triomphe dans les textes choisis pour constituer le corpus institutionnel.

Le corps de Jésus enfant obéit aux mêmes lois que le corps de Jésus adulte : il ne mange pas, ne boit pas, ne rit pas, ne dort pas, ne rêve pas, ne pâtit pas ; il n'a aucun désir, on ne lui connaît aucune passion ; il n'est pas affectueux, il n'est pas aimant avec son père ; il ne lui obéit pas, il lui désobéit même ; il n'a aucune relation avec les filles et la seule femme de son entourage, c'est sa mère. Ce que dit le texte écarté du Nouveau Testament confirme que Jésus, même enfant, est un personnage conceptuel cristallisant lui aussi les informations éparpillées dans l'Ancien Testament à propos du Messie annoncé par les textes juifs. Jésus n'existe pleinement qu'en coïncidant avec le portrait annoncé de lui par le corpus vétérotestamentaire. Il est ce que les textes ont dit qu'il serait.

La biographie de Jésus correspond à la biographie du Prophète annoncé par les Juifs. Laissons de côté les autres influences, nombreuses, qui en font une cristallisation d'autres sources : syriennes, égyptiennes, asiatiques, grecques, romaines. C'est un monde à soi seul que de démêler l'écheveau de ces citations qui montrent combien Jésus s'avère un collage méditerranéen. Jésus est aussi conceptuellement en relation avec les esséniens, les gnostiques, les pharisiens, les zélotes, les sadducéens et nombre d'autres sectes alors florissantes aujourd'hui disparues sans laisser de traces, de textes.

Mais le judéo-christianisme qui nous intéresse ici est moins celui des sources et du collage que celui du résultat : il y eut un Jésus de papier, à défaut d'un Jésus historique, et cette figure s'est constituée à partir de récits poétiques, de proses allégoriques, de textes symboliques, de discours mythologiques, qui pallient le manque d'être concret, réel, redisons-le, historique, par une surenchère métaphorique avec les textes, d'abord, et les œuvres d'art ensuite. L'Occident est le nom pris par le travail esthétique de cette surenchère. Notre civilisation nomme l'esthétisation d'un concept pour tâcher de le présentifier dans l'histoire.

Le corps de Jésus dans les Évangiles canoniques ne mange pas et ne boit pas. Ou alors : des nourritures spirituelles, symboliques. Cet anticorps ingère des métaphores. Ce même Jésus ne dort pas : à Gethsémani, avec Pierre et les deux fils de Zébédée, il veille et prie. Les autres dorment ; lui prie. C'est un corps de Juif, car il a été circoncis le huitième jour nous dit Luc (2, 21). Mais c'est aussi un corps de thaumaturge : il guérit les malades, ressuscite les morts, il change l'eau en vin, il marche sur la mer, il apaise les flots déchaînés, il multiplie les pains, ce qu'aucun homme normal ne fait. Quand il est sur la croix et vit ses dernières heures, une lance lui perce le flanc, il en sort de la lymphe et du sang, pas des mots. *Ecce homo...*

Prendre l'allégorie au pied de la lettre, c'est se condamner à ne jamais sortir du merveilleux. La lire comme une énigme codée qui appelle le déchiffrement, voilà qui donne tout son sens aux textes. Que faire, sinon, des abondantes paraboles : le bon grain et l'ivraie, le grain de sénevé, le levain, le débiteur impitoyable, les ouvriers employés à la vigne, le trésor caché, la perle précieuse, la brebis égarée, les deux enfants, les vigneronniers homicides, le bon pasteur, les noces royales, le figuier, les talents et tant d'autres histoires à ne pas croire à la lettre, mais à saisir dans l'esprit.

Dans Matthieu on peut lire : « Tout cela, Jésus le dit aux foules en paraboles, et sans parabole il ne leur disait rien, afin que s'accomplît ce qui avait été annoncé par le Prophète quand il disait : *J'ouvrirai ma bouche pour des paroles. Je préférerai des choses cachées depuis la fin du monde* » – ce qui est une citation des Psaumes (78, 2). Cette citation montre que Jésus est le nom donné par ceux des Juifs qui croyaient que le Messie n'était pas à venir, mais qu'il était déjà venu. Il suffisait, pour dire qu'il avait été et

comment il avait été, de puiser dans les textes qui l'annonçaient pour en faire celui qui, de fait, parce que sa vie coïncidait avec ce qui avait été dit de lui, semblait être véritablement le Messie annoncé. La biographie de Jésus est écrite avant même qu'il n'ait eu à vivre sa vie – d'autant qu'il n'a pas eu besoin de la vivre puisqu'il ne l'a pas eue.

Ainsi, l'ascendance de Jésus telle qu'elle est donnée au début de l'Évangile selon Matthieu est-elle directement puisée dans les textes de l'Ancien Testament : Genèse, Isaïe, les livres des Chroniques, Josué, le livre de Ruth, les livres de Samuel, les livres des Rois, etc. L'ange qui apparaît à Marie se trouve dans la Genèse (16, 7), en songe, dans l'Ecclésiastique (34, 1). La Vierge qui enfante un fils est dans Isaïe (7, 14). Le baptême purificateur dans le Jourdain est dans le deuxième livre des Rois (5, 14). La tentation dans le désert, les marchands du temple, la multiplication des pains, la formule de l'Eucharistie, ainsi que nombre d'autres scènes du Nouveau Testament, se trouvent déjà dans l'Ancien.

Jésus est présenté comme naissant à Bethléem (Matthieu 2, 1), ce qui fait sens quand on renvoie à Michée (5, 13), au second livre de Samuel (5, 2) et au premier livre des Chroniques (11, 2), et que l'on tient pour l'hypothèse d'un Jésus fabriqué pour répondre à l'annonce juive de la venue prochaine d'un Messie. Matthieu cite les textes de l'Ancien Testament : « Et toi, Bethléem, terre de Juda, tu n'es nullement le moindre des clans de Juda ; car de toi sortira un chef qui sera pasteur de mon peuple Israël. »

Mais Luc (2, 39) parle de Nazareth comme ville natale – ne dit-on pas couramment « Jésus de Nazareth » ? Or Nazareth n'existe pas historiquement au temps où Jésus, qui lui non plus n'existe pas historiquement, est censé naître. Les fouilles archéologiques de la ville montrent en effet que cette bourgade ne voit le jour qu'à la fin du II^e siècle. Si Jésus est dit être de Bethléem, c'est parce que cette ville est d'abord et avant tout une métaphore : il s'agit de faire de Jésus un successeur de David, souverain de la terre d'Israël quand elle était unie. Car Bethléem est la ville de David ainsi que le rappelle Luc (2, 3-5).

L'étymologie d'évangile, la *bonne nouvelle*, dit que ce qui avait été annoncé s'est trouvé accompli. L'histoire du christianisme est l'histoire des notes en bas de page de cette fiction livresque et son inscription dans l'histoire *via* la patristique, les décisions

conciliaires, la papauté, la théologie, la scolastique, la philosophie médiévale, le tout mis en images par l'art occidental.

La Passion même du Christ se trouve déjà écrite en filigrane dans le psaume 22 intitulé *Souffrances et espoirs du juste* : on sait que, sur la Croix, un fameux *vendredi 7 avril 30* dit-on, Jésus prononce cette étrange phrase : « Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'as-tu abandonné ? » (Marc 15, 34). Elle se trouve déjà mot pour mot dans le deuxième verset du psaume en question : « Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'as-tu abandonné » (Psaume 22, 2). On trouve également *dans ce seul texte écrit plusieurs siècles avant Jésus* : la mère accouchant selon l'ordre de Dieu, la risée et le mépris pour l'homme en question, la foule qui demande pourquoi son Dieu ne le libère pas de la fâcheuse situation dans laquelle il se trouve, la souffrance et la soif dans le châtement, les vauriens qui l'entourent, les pieds et les mains déchiquetés, les habits partagés, les vêtements tirés au sort, l'annonce du règne de Dieu par sa lignée...

Il ne sert donc à rien de lire les Évangiles comme des textes d'historiens, encore moins comme des textes rédigés par des témoins directs. Jésus eût-il existé historiquement qu'aucun d'entre les évangélistes ne l'aurait connu : le plus proche de la Passion est séparé de Jésus par au moins une génération – dans les hypothèses les plus courtes. Par ailleurs, on imagine mal que, si les choses avaient factuellement eu lieu comme on le dit, avec force manifestations surnaturelles – obscurcissement du ciel et nuit en plein jour, secousses de la terre et rochers fendus, silence des animaux et déchirement du voile du Temple, sans compter les corps de nombreux saints trépassés qui sortent de leurs tombes... –, un historien contemporain n'en consigne rien.

Or aucun des historiens ayant vécu à cette époque n'a parlé de cet événement : ni Suétone, ni Pline, ni même Flavius Josèphe, un Juif passé chez les Romains qui chroniquait scrupuleusement les moindres faits et gestes des Juifs et des Romains de son temps. Il n'existe aucun manuscrit du 1^{er} siècle de notre ère. Flavius Josèphe ne parle pas de Jésus mais de chrétiens. De plus, le paragraphe qui concerne le sujet a été ajouté quelque huit siècles plus tard, ce dont témoigne l'analyse stylistique du document, par des

moines copistes l'ayant complété par ce qu'ils estimaient être un oubli de l'historien !

Il n'y eut aucune trace parce qu'il n'y eut aucun fait. Le seul fait qui fût est d'ordre conceptuel : celui d'une construction allégorique, mythique, mythologique, fabuleuse, métaphorique, symbolique qui fonctionne comme un mille-feuille d'énigmes. Cette cristallisation donne un corps de papier à un Jésus qui n'eut jamais aucun autre corps. Même la chair de son incarnation est une fiction : Jésus boit du vin parce que ce liquide rouge annonce le sang de la Passion – c'est aussi la vigne du Seigneur plantée par Yahvé qui symbolise le peuple d'Israël ; Jésus mange du pain parce que le levain annonce le ferment des croyants qui font lever la pâte de l'Église – c'est également le pain envoyé par Dieu à Moïse pour le peuple d'Israël, le pain venu du Ciel qu'on trouve en l'Exode (16, 4) ; Jésus mange du poisson parce que les lettres grecques qui constituent son nom et celui du poisson sont les mêmes – c'est enfin un clin d'œil à Ézéchiël (47) qui nous apprend que là où il y a du poisson, il y a eau vive, et l'eau vive est celle du baptême de Baptiste, celle de Jésus, puis des chrétiens à venir.

Jésus mange donc du symbole, et le symbole ingéré ne faisant pas de déchets, on ne s'étonnera pas que Jésus, Dieu fait homme rappelons-le, n'ait pas besoin d'uriner ou de déféquer – ce qui serait la moindre des choses quand on a choisi la voie de l'incarnation. Jésus boit donc du vin et mange du pain, lors de la Cène, mais il annonce ainsi la Passion, le sang qui va couler pour racheter les péchés du monde, et le levain à venir des chrétiens qui accompliront sa prophétie ; il mange du poisson grillé après sa résurrection, mais pour annoncer que le temps du baptême et de l'Église est venu.

Plus l'évangile est terrestre et concret, plus il entre dans le détail factuel, plus il est indéchiffrable, car on reste plus facilement dans l'anecdote, on s'englué dans la petite histoire, on stagne et l'on ne s'élève pas jusqu'au sens véritable qui est caché, crypté. Croire que la multiplication des pains est l'effet d'un miracle, c'est ignorer que la numérologie sacrée permet de renvoyer là aussi, là encore, à un sens caché : en hébreu, chaque lettre est, en plus d'être lettre, un nombre. Chaque mot produit donc son équivalence en chiffre : la *Gématrie* est la discipline qui met en relation les termes ayant

même valeur numérique ; la *Notarique* est un code, celui qui associe initiales, médiales ou finales de plusieurs mots pour en former d'autres ; la *Thémira*, le procédé kabbalistique qui permet de transposer une lettre en une autre.

La mise en œuvre de ces procédés permet de lire sous le texte ce qu'il veut dire véritablement. Il y a donc deux niveaux de lecture : un pour le peuple auquel on destine les histoires mythologiques, fabuleuses, légendaires, mythiques (Jésus pêche 153 poissons dans le lac de Tibériade), faciles à comprendre – d'où la profusion de paraboles. Et un autre niveau de lecture réservé à des initiés qui permet de savoir que, sous ce chiffre, « 153 », se cache la valeur numérique de l'expression « le Fils de Dieu » mais aussi « la Pâque », « l'Agneau pascal ». Ce que pêche Jésus c'est, de façon exotérique, 153 petits poissons, et, de façon ésotérique, l'annonce de ce qui va advenir : le règne de celui qui a remonté son filet.

Tout est dit à qui veut bien l'entendre dans l'Évangile selon Jean. Il donne la clé des trois autres, mais c'est aussi paradoxalement une clé cryptée... Jean est le plus cérébral, le plus conceptuel, le plus intellectuel des évangélistes. Il est aussi le plus énigmatique, ce qui est un comble quand on sait qu'il est le plus clair sur la vérité conceptuelle et non historique de Jésus. Jean dit : « Au commencement était le Verbe, et le Verbe était auprès de Dieu, et le Verbe était Dieu. Il était au commencement auprès de Dieu » (1,1). Le Verbe, c'est le *Logos*, c'est la Parole. Dieu est donc Jésus qui est donc *Logos*, Verbe et Parole – et rien d'autre. Jésus est une pure parole, un Verbe pur, un simple *Logos*. Il n'a donc aucune existence historique mais, comme quand on a ouvert un oignon et que l'on ne trouve rien en son centre, Jésus est un oignon conceptuel au centre duquel on ne découvre qu'un verbe, une parole, un discours. De sorte que, quand les disciples invitent Jésus à manger, il leur répond : « Moi, j'ai à manger une nourriture que vous, vous ne connaissez pas » (4, 32). Puis : « Mon aliment, c'est de faire la volonté de Celui qui m'a envoyé et d'accomplir son œuvre » (4, 34). Il mange du pain, certes, mais il en donne la recette ontologique : « Le pain qui vient du ciel, le véritable, car le pain de Dieu, c'est celui qui descend du ciel et donne la vie au monde » (6, 32-33).

Après sa mort, Jésus, dit-on, est ressuscité le troisième jour, puis il est monté au ciel. Dans le tombeau, on ne trouve que des bandelettes roulées et un suaire plié. Le véritable corps du Christ est un corps absent : c'est par son absence qu'il est la présence la plus entêtante qui soit. La civilisation judéo-chrétienne a voulu, sans le vouloir vraiment, parce qu'elle ne savait pas qu'elle le voulait, donner un corps au Christ qui n'en avait pas d'autre que sous forme de *Logos*, de Verbe, de Parole. Croire à ce Verbe, c'était être sauvé.

Le judéo-christianisme, qui nomme notre civilisation en train de s'effondrer, s'est constitué pendant mille cinq cents ans en essayant de donner une forme à ce Christ conceptuel. Cette forme, c'est notre civilisation. Il aura fallu des disciples à ce Christ sans corps, des artistes pour donner corps à ce verbe sans chair, des empereurs pour contraindre à croire à cette fiction, des croyants ayant fini par souscrire à cette fable pour les enfants, et des philosophes qui, petit à petit, ont douté un peu que cette histoire fût vraie.

Certes, Jésus a encore plusieurs milliards de disciples sur la planète. Mais une hallucination collective a beau être collective, et rassembler de vastes foules, elle n'en demeure pas moins une illusion. Comme Isis et Osiris, Shiva et Vishnou, Zeus et Pan, Jupiter et Mercure, Thor et Freia, Baptiste et Jésus sont des fictions. Les civilisations se construisent sur des fictions et on ne sait qu'il s'agissait de fictions que quand les civilisations qu'elles ont rendues possibles ne sont plus. Plus on croit à ces fictions avec force, plus la civilisation est puissante. La courbe de la croyance épouse celle de la civilisation : la fable de Jésus est généalogique des mille cinq cents ans de la nôtre.

2

Théorie de la circoncision des cœurs La progéniture de l'avorton de Dieu

Chemin de Damas,
juillet 34, vers midi.

L'anticorps du Christ a donc rendu possible le corps du judéo-christianisme – et ce fut au détriment du corps réel et concret des chrétiens. Il fallut, pour cette transmutation du concept de Jésus en or religieux, l'action d'un homme qui eut un corps véritable, lui, mais un corps défaillant. J'ai nommé Paul de Tarse, saint Paul. Plus qu'un autre ce Juif ayant commencé dans la vie par une contribution au meurtre d'Étienne, le premier martyr chrétien, eut des raisons de vouloir que son corps impuissant génère une puissance qui compense l'anticorps qu'il eut aussi – mais le sien fut un anticorps physiologique. Paul fit de Jésus le doux un Christ à l'épée. Et le tranchant de cette épée ruisselle de sang pendant plus de mille ans.

On ne connaît pas le nom complet de Paul ; on ignore sa date de naissance ; on ne sait pas précisément ce qu'ont été ses moyens de déplacement lors de ses nombreux voyages ; certes, il prend beaucoup de notes pendant ses missions, mais quand il rédige, il contracte des faits, déplace des événements, modifie des situations pour produire une œuvre littéraire apologétique plus qu'une autobiographie historique ; on ne sait où, quand et comment il est mort – décapité dit-on ; on ne sait pas plus à quelle date – peut-être 67 ou 68 ; on ignore avec certitude le lieu de sa sépulture – possiblement à Saint-Paul-hors-les-Murs...

- XVII. *Le Siècle du nihilisme (1), De Otto Gross à Wilhelm Reich*, 2012.
- XVIII. *Le Siècle du nihilisme (2), De Erich Fromm à Jacques Lacan*, 2012.
- XIX. *Albert Camus, Georges Politzer, Paul Nizan*, 2013.
- XX. *Camus, Sartre, De Beauvoir*, 2013.
- XXI. *L'Autre Pensée 68 (1)*, 2013.
- XXII. *L'Autre Pensée 68 (2)*, 2013.
- XXIII. *La Pensée post-nazie (1), Hannah Arendt*, 2015.
- XXIV. *La Pensée post-nazie (2), Jonas, Anders, Heidegger*, 2015.
- XXV. *La Résistance au nihilisme (1), De Pierre Bourdieu à Vladimir Jankélévitch*, 2016.
- XXVI. *La Résistance au nihilisme (2), Vladimir Jankélévitch, Robert Misrahi, Mikel Dufrenne*, 2016.
- Brève encyclopédie du monde :
- I. *Cosmos*, Flammarion, 2015 ; J'ai Lu, 2016.



Composition et mise en pages
Nord Compo à Villeneuve-d'Ascq

N° d'édition : L.01ELJN000741.N001

Dépôt légal : janvier 2017